

DIPLOMATIE INTERDITE : LE SECRET DE WASHINGTON

STUDIO PINK



Diplomatie Interdite : Le Secret de Washington

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Regards Croisés au Capitole	4
Chapitre 2 : Le Protocole de l'Ombre	10
Chapitre 3 : Doutes sous les Projecteurs	17
Chapitre 4 : Confidences à la Maison Blanche	23
Chapitre 5 : L'Interdit Franchi	29
Chapitre 6 : L'Ivresse du Secret	34
Chapitre 7 : Murmures et Paranoïa	41
Chapitre 8 : Le Dossier Compromettant	47
Chapitre 9 : L'Ombre de la Trahison	54
Chapitre 10 : L'Adieu au Potomac	61
Chapitre 11 : Le Silence de Washington	66
Chapitre 12 : L'Éclat de Vérité	72
Chapitre 13 : Le Choix du Sacrifice	78
Chapitre 14 : Face au Scandale	83
Chapitre 15 : Un Nouvel Horizon	90

Chapitre 1

Regards Croisés au Capitole

L'air du Capitole avait une odeur particulière, un mélange d'encaustique ancienne, de papier pressé et de l'arôme métallique de l'ambition. Pour le sénateur Julian Thorne, c'était l'odeur du foyer, ou du moins, celle du champ de bataille qu'il avait choisi. Ce soir-là, sous les fresques néoclassiques de la Rotonde, la réception annuelle du corps diplomatique battait son plein. Les rires étaient feutrés, les verres de cristal tintaient comme des avertissements, et chaque poignée de main était une transaction.

Julian ajusta les revers de son costume sur mesure. À trente-huit ans, il était l'étoile montante du parti, celui que l'on surnommait « le scalpel » pour sa capacité à disséquer les arguments adverses sans jamais perdre son sourire carnassier. Mais alors qu'il s'apprêtait à rejoindre un groupe de lobbyistes de l'énergie, son regard fut happé.

À l'autre bout de la pièce, près d'une statue de marbre froid, se tenait une femme qui semblait absorber toute la lumière — et toute la méfiance — de la salle.

Elena.

Il ne connaissait pas encore son nom, mais il connaissait son profil. La nouvelle attachée culturelle de l'ambassade de [Pays étranger stratégique], disaient les dossiers du renseignement. Une diplomate de carrière au passé aussi flou qu'une photo prise sous la pluie.

Leurs regards se croisèrent. Ce ne fut pas un choc, mais une lente infusion. Un courant électrique, sinueux, qui remonta le long de la colonne vertébrale de Julian. Elle ne détourna pas les yeux. Elle l'observa avec une audace qui frôlait

l'impertinence, un léger sourire étirant ses lèvres peintes d'un rouge sombre, presque noir.

Il se mit en marche, ignorant les appels de ses collègues. La foule semblait s'écarter devant lui, non pas par respect, mais par la force gravitationnelle de son intention.

À mesure qu'il approchait, les détails le frappèrent. Le parfum d'Elena — un accord troublant de jasmin de nuit et de poivre rose. La texture de sa robe de soie émeraude qui accrochait les reflets des lustres. Et surtout, ses yeux : deux éclats d'ambre qui semblaient lire en lui comme dans un rapport déclassifié.

— Sénateur Thorne, dit-elle d'une voix basse, éraillée juste ce qu'il fallait. On m'avait prévenue que vous étiez le prédateur le plus efficace de cette enceinte. Je vois que vous ne perdez pas de temps pour identifier votre cible.

Julian s'arrêta à une distance qui défiait le protocole. Trop près pour être poli, assez loin pour ne pas être une agression.

— Et on m'avait prévenu que la nouvelle diplomate étrangère était une énigme, répliqua-t-il, sa voix vibrant d'un baryton calme. Mais personne n'a mentionné que l'énigme était si... ostentatoire.

— L'ostentation est une forme de camouflage, Sénateur. On regarde la robe, on oublie d'écouter ce que je dis.

— Je vous rassure, Elena... C'est bien Elena, n'est-ce pas ? J'ai une excellente audition. Et un instinct encore meilleur.

Elle rit, un son cristallin qui trancha avec le brouhaha ambiant. Elle fit un pas vers lui, réduisant l'espace à un souffle. Julian sentit la chaleur de sa peau, une radiation subtile qui heurtait la froideur de son propre professionnalisme. Le frôlement de sa

main contre la manche de son costume, alors qu'elle feignait de vouloir passer, fut comme une brûlure.

— Votre instinct vous dit-il que je suis dangereuse ? demanda-t-elle en inclinant la tête.

— Mon instinct me dit que vous êtes exactement le genre de problème pour lequel j'ai été élu. Une interférence étrangère avec un visage d'ange.

— Un ange ? Vous manquez d'imagination, Julian.

L'utilisation de son prénom, sans titre, sans artifice, fut comme un coup de poignard dans son armure. Il se surprit à baisser les yeux sur ses lèvres, puis à remonter vers son regard. Il y avait là une curiosité magnétique, un désir sauvage de savoir ce qui se cachait derrière cette façade de diplomatie impeccable. Et pourtant, dans son esprit, les voyants rouges clignotaient. Elle représentait tout ce qu'il devait surveiller : l'influence occulte, les secrets d'État, l'imprévisibilité.

— Qu'est-ce que vous cherchez vraiment ici, Elena ? Ce n'est pas pour les canapés au caviar, j'en suis certain.

Elle se rapprocha encore, ses lèvres presque contre son oreille. Il sentit son souffle chaud, une caresse qui le fit frissonner malgré lui.

— Je cherche à comprendre si le cœur de Washington bat vraiment, ou si ce n'est qu'un mécanisme d'horlogerie rouillé. Et vous, Sénateur... vous semblez avoir un rythme cardiaque très... accéléré en ce moment.

Elle recula d'un pouce, le fixant avec un air de défi. Julian sentit son propre sang battre dans ses tempes. La tension entre eux était si épaisse qu'il craignait que n'importe quel témoin puisse la voir, telle une brume sombre flottant au milieu de la

Rotonde.

— Ma tension artérielle est une question de sécurité nationale, répondit-il avec un demi-sourire piquant. Ne jouez pas à ce jeu-là. Vous êtes ici en territoire surveillé.

— Le territoire n'est rien, c'est l'occupation qui compte, rétorqua-t-elle avec une intelligence féroce. Vous m'observez avec méfiance, c'est bien. Cela prouve que vous avez quelque chose à perdre. Une carrière, peut-être ? Une réputation de glace ?

— Ou peut-être que je protège simplement ce qui m'appartient.

— Oh ? Et qu'est-ce qui vous appartient, Julian ? Ce bâtiment ? Ces lois ? Ou cette attirance que vous essayez si désespérément d'étouffer sous votre cravate de soie ?

Le silence s'installa entre eux, un gouffre rempli de promesses interdites. Julian aurait dû s'éloigner, rejoindre la commission des affaires étrangères, faire son rapport. Mais il était cloué au sol, fasciné par la dualité de cette femme : la douceur de ses traits et la dureté de son esprit. C'était une collision frontale entre la raison d'État et la pulsion brute.

— Vous êtes un poison pour ma carrière, Elena, murmura-t-il, sa voix plus sombre.

— Et vous êtes le remède que je n'avais pas prévu de trouver, répliqua-t-elle sur le même ton.

Elle tendit la main, non pas pour une poignée de main formelle, mais pour ajuster très lentement le col de sa chemise. Le contact de ses doigts fins contre sa gorge fut le déclencheur d'une onde de choc. Julian saisit son poignet. Sa prise était ferme, presque autoritaire. Il sentit le pouls rapide d'Elena sous ses doigts. Elle ne lutta pas. Elle se contenta de sourire, un sourire de conquérante.

— On nous regarde, Sénateur, souffla-t-elle.

— Laissez-les regarder. Ils ne verront que ce que je veux qu'ils voient.

— C'est ce que vous croyez. Mais dans cette ville, les murs ont des oreilles, et les miroirs ont des mémoires.

Il relâcha son poignet, le sentiment d'avoir franchi une ligne invisible pesant soudainement sur ses épaules. L'ambition de Julian Thorne était légendaire, mais pour la première fois, elle vacillait devant une curiosité plus primaire. Qui était-elle ? Pour qui travaillait-elle vraiment ? Et pourquoi avait-il cette envie furieuse de l'emmener loin de ces regards, dans l'ombre d'un bureau fermé, pour arracher ses secrets un à un ?

Elena fit un pas en arrière, reprenant instantanément son masque de diplomate parfaite. L'étincelle était toujours là, nichée au fond de ses yeux ambrés, mais la distance professionnelle était rétablie.

— Ce fut un plaisir de vous rencontrer, Sénateur. J'ai le sentiment que nos dossiers vont souvent se croiser sur les bureaux du département d'État.

— Je n'en doute pas, Elena. Mais gardez une chose à l'esprit : je n'aime pas les imprévus.

— Alors vous allez détester la suite, dit-elle en lui adressant un clin d'œil fugace avant de se fondre dans la foule, laissant derrière elle le parfum lancinant de son passage.

Julian resta immobile, le cœur cognant contre ses côtes comme un prisonnier contre ses barreaux. Il regarda sa main, celle qui avait serré le poignet de la diplomate. Elle tremblait imperceptiblement.

Il savait qu'il venait d'ouvrir une porte qu'il n'aurait jamais dû approcher. Le secret de Washington n'était plus seulement politique ; il venait de devenir personnel. Et dans ce jeu de miroirs, le premier qui baissait la garde était celui qui perdait tout.

Il lissa son costume, reprit son expression de marbre, et s'enfonça de nouveau dans l'arène. Mais le goût de l'interdit était déjà sur ses lèvres, plus enivrant que n'importe quel pouvoir. La guerre était déclarée, et pour la première fois, il n'était pas certain de vouloir la gagner.

Chapitre 2

Le Protocole de l'Ombre

CHAPITRE : LE PROTOCOLE DE L'OMBRE

La pluie de Washington n'était pas une ondée, c'était un linceul gris qui recouvrait les monuments de marbre, étouffant les secrets sous un rideau de fer liquide. Dans le bureau 402 du Département d'État, l'atmosphère était saturée d'ozone et de café froid. Julian ajusta sa cravate devant le reflet d'une vitre sombre. Il détestait ce sentiment d'instabilité, cette faille dans son armure qu'Elena avait ouverte d'un simple regard au gala.

Le « Protocole de l'Ombre ». C'était ainsi qu'ils appelaient ces sessions de minuit, hors des registres officiels, où les véritables frontières se dessinaient. Officiellement, ils devaient finaliser l'accord de coopération énergétique transatlantique. Officieusement, ils allaient s'entre-déchirer pour chaque millimètre d'influence.

La porte coulissa avec un sifflement pneumatique. Elena entra.

Elle n'avait plus sa robe de soie. Elle portait un tailleur-pantalon d'un bleu nuit si profond qu'il paraissait noir, ses cheveux tirés en un chignon sévère qui ne parvenait pas à masquer l'insolence de son port de tête. Elle tenait une tablette de cuir sous le bras. L'odeur de son parfum — ce mélange de santal et de quelque chose de plus sauvage, de plus floral — envahit instantanément la pièce, chassant l'odeur de poussière bureaucratique.

— Vous êtes en avance, Julian, dit-elle sans le regarder, s'installant de l'autre côté de la table de verre. L'impatience est un vilain défaut pour un diplomate de votre rang.

— La ponctualité est la politesse des rois, répliqua-t-il, sa voix plus rauque qu’il ne l’aurait voulu. Et des hommes qui veulent en finir vite.

Elle leva les yeux vers lui, et Julian sentit cette fameuse décharge, un courant électrique qui lui parcourait l’échine. Ses yeux à elle étaient des lames de fond, calmes en surface, dévastateurs en profondeur.

— En finir ? Nous commençons à peine.

Elle posa ses dossiers sur la table. Le clic du métal contre le verre résonna comme un coup de feu dans le silence de la nuit. Pendant les deux heures qui suivirent, le monde n’existait plus. Il n’y avait que des chiffres, des clauses d’exclusion, des zones d’influence et cette joute verbale ininterrompue.

Julian observait ses mains. Des mains fines, aux ongles laqués de rouge sombre, qui soulignaient des paragraphes avec une précision chirurgicale. Chaque fois qu’elle penchait la tête pour lire un document, une mèche rebelle s’échappait de son chignon, frôlant sa tempe. Il se surprit à imaginer le contact de cette mèche contre sa propre peau.

— L’article 12 est inacceptable, dit-il soudain, coupant court à ses explications sur les pipelines de la Baltique.

Elle s’arrêta net, un stylo suspendu au-dessus du papier.

— Inacceptable ? C’est le cœur de notre compromis, Julian.

— C’est une laisse, Elena. Et vous le savez. Vous ne cherchez pas un partenaire, vous cherchez un vassal.

Elle se leva lentement, contournant la table. Julian ne bougea pas, mais chaque

muscle de son corps se tendit. Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui, s'appuyant contre le rebord du bureau. Le parfum de sa peau, chauffée par le travail et l'adrénaline, était une agression sensorielle.

— Le pouvoir n'est jamais partagé, Julian. Il est consenti par celui qui a trop peur de le perdre, murmura-t-elle.

Elle se pencha vers lui, si près qu'il pouvait voir les reflets dorés dans ses iris.

— Dites-moi la vérité. Est-ce l'article 12 qui vous pose problème, ou est-ce le fait que ce soit moi qui l'aie écrit ?

Julian sentit son sang cogner contre ses tempes. L'intellect était leur champ de bataille, mais leurs corps étaient en train de mener une autre guerre, bien plus déloyale. Il sentait la chaleur qui émanait d'elle, une promesse de brasier sous la glace de la diplomatie.

— Vous jouez un jeu dangereux, Elena.

— Je ne joue pas, Julian. Je négocie. Et dans une négociation, il faut savoir identifier le point de rupture de son adversaire.

Elle tendit la main, non pas pour le toucher, mais pour saisir un document posé juste derrière lui. Dans son mouvement, son bras frôla son torse. Un contact de moins d'une seconde, mais qui agit sur Julian comme une brûlure au fer rouge. Il saisit son poignet, brusquement, sans réfléchir.

Le temps s'arrêta.

Le pouls d'Elena battait furieusement sous les doigts de Julian. Elle ne recula pas. Au contraire, elle ancrâ son regard dans le sien, un défi muet brûlant sur ses lèvres.

— Le Protocole de l’Ombre interdit les contacts physiques, n’est-ce pas ? souffla-t-elle, sa voix n’étant plus qu’un murmure velouté.

— Le Protocole de l’Ombre n’avait pas prévu... vous, répondit-il.

Il aurait dû lâcher sa main. Il aurait dû s’excuser, invoquer la fatigue, et quitter cette pièce. Mais il était fasciné par la manière dont elle le regardait — sans peur, avec une curiosité prédatrice qui faisait écho à la sienne.

Julian glissa lentement sa main de son poignet vers sa paume. Leurs doigts s’entrelacèrent, une trahison silencieuse envers tout ce qu’ils représentaient. La peau d’Elena était d’une douceur révoltante, contrastant avec la violence de l’attraction qui les poussait l’un vers l’autre.

— Vous allez tout perdre si vous continuez, dit-elle, bien que ses doigts se resserrent sur les siens.

— J’ai déjà perdu le contrôle au moment où vous êtes entrée dans cette pièce. Autant voir jusqu’où la chute peut nous mener.

Elle laissa échapper un rire bref, sans joie, un son purement instinctif. Elle se rapprocha encore, ses lèvres à quelques millimètres de son oreille.

— Washington est une ville de miroirs, Julian. Si on se rapproche trop, on finit par ne plus voir que ses propres démons.

Il tourna la tête, et leurs souffles se mêlèrent. L’air était devenu rare, lourd de tout ce qu’ils ne disaient pas. Julian voyait le désir naître dans ses yeux, une flamme sauvage qui dévorait la diplomate pour ne laisser que la femme. C’était une fascination mutuelle, celle de deux esprits supérieurs qui avaient enfin trouvé un adversaire à leur mesure, et qui ne savaient plus si le but était de vaincre ou de se soumettre.

Julian posa son autre main sur la taille d'Elena, l'attirant contre lui. Le craquement du cuir de son fauteuil et le froissement du tissu de son tailleur furent les seuls bruits dans la pièce. Elle posa ses mains sur ses épaules, ses doigts s'enfonçant dans le tissu de sa veste avec une urgence contenue.

C'était le moment de bascule. La frontière entre la stratégie et le besoin.

— Signez le document, Julian, murmura-t-elle contre sa bouche. Signez-le et oubliez que nous avons jamais été dans cette pièce.

— Je ne peux pas signer ma propre perte, Elena.

— Alors perdez-vous avec moi.

Il scella l'espace entre eux. Le baiser fut une déflagration. Ce n'était pas de la tendresse, c'était une collision. Un mélange de ressentiment, d'ambition et d'une soif insatiable qu'ils avaient tous deux essayé d'étouffer sous des traités et des secrets d'État. Elena goûtait au café noir et à l'interdit. Julian goûtait au danger pur.

Il la souleva pour l'asseoir sur la table de verre, balayant d'un revers de main les dossiers classifiés qui tombèrent au sol dans un désordre symbolique. Les cartes géopolitiques s'éparpillèrent, les rapports sur le nucléaire s'envolèrent, mais rien de tout cela n'avait d'importance. Le seul territoire qui comptait désormais était cette peau qu'il découvrait, cette chaleur qu'il conquérait.

Elle passa ses bras autour de son cou, l'entraînant dans sa propre tempête.

Soudain, un bip sonore retentit sur le terminal de sécurité à l'entrée de la pièce. Une alerte de routine. Le son agit comme une douche froide.

Ils se séparèrent brusquement, le souffle court, les lèvres rougies. Julian recula d'un

pas, ses mains tremblantes, lissant machinalement sa veste. Elena restait assise sur le bureau, les yeux brillants, un sourire énigmatique et presque cruel flottant sur ses lèvres alors qu'elle replaçait une mèche de cheveux.

— La réalité frappe toujours à la porte au moment le moins opportun, dit-elle en retrouvant en une seconde son ton de diplomate aguerrie.

Julian la regarda, le cœur battant à tout rompre. Il venait de franchir une ligne rouge. Non, il l'avait piétinée.

— Ce qui vient de se passer... commença-t-il.

— ... n'existe pas, coupa-t-elle en glissant de la table avec une grâce féline. C'était une parenthèse dans le protocole. Une note de bas de page.

Elle ramassa sa tablette de cuir, ne jetant même pas un regard aux documents jonchant le sol. Elle se dirigea vers la porte, s'arrêtant juste avant de sortir.

— Mais Julian ?

Il leva les yeux vers elle, encore étourdi par la violence de l'échange.

— L'article 12 reste sur la table. Et maintenant, je sais exactement quel prix vous êtes prêt à payer pour ne pas le signer.

La porte se referma derrière elle, le laissant seul dans le silence glacial du bureau 402. Julian regarda ses mains. Elles tremblaient toujours. Le secret de Washington n'était plus seulement une affaire de dossiers classés. C'était une infection. Et il venait de se rendre compte qu'il ne voulait pas guérir.

Il se pencha pour ramasser un document au sol. C'était le « Protocole de l'Ombre ».

En bas de la page, il y avait une trace de rouge à lèvres, presque invisible, là où elle avait dû poser sa main.

La guerre diplomatique continuait. Mais dans cette arène de verre et d'acier, Julian savait désormais que son plus grand ennemi n'était pas Elena. C'était l'envie dévorante de la voir recommencer.

Il s'assit dans le noir, le parfum de santal encore accroché à ses vêtements, et pour la première fois de sa carrière, il eut peur de ce que le jour allait révéler. Car dans l'ombre, les protocoles ne servaient plus à rien. Seuls les instincts restaient.

Chapitre 3

Doutes sous les Projecteurs

****CHAPITRE : DOUTES SOUS LES PROJECTEURS****

Le miroir de la salle de bain du Département d'État ne mentait jamais, et ce matin-là, il était impitoyable. Elena fixa son reflet, ajustant le col rigide de sa chemise en soie ivoire. Ses yeux étaient légèrement cernés, une ombre traîtresse que même son anti-cernes le plus coûteux peinait à camoufler. Elle sentait encore, de manière presque fantomatique, la pression de l'air dans le bureau 402, l'odeur de vieux papier et ce parfum de santal musqué qui semblait s'être infiltré sous sa peau.

— Ressaisis-toi, murmura-t-elle pour elle-même.

Elle n'était pas une débutante. Elle était Elena Vance, la femme qui avait négocié des accords de cessez-le-feu dans des bunkers et survécu à des dîners d'État où chaque sourire était un poignard. Mais Julian Thorne... Julian était une variable qu'elle n'avait pas prévue dans ses équations. Il n'était pas un obstacle diplomatique. Il était un sabotage personnel.

Elle sortit de la pièce, le claquement sec de ses talons sur le marbre résonnant comme un compte à rebours. Aujourd'hui, le "Protocole de l'Ombre" devait être discuté en comité restreint avant la conférence de presse de l'après-midi. Le monde allait regarder. Et si elle laissait transparaître ne serait-ce qu'une micro-expression de ce qui s'était passé dans l'obscurité de ce bureau, sa carrière s'effondrerait comme un château de cartes sous une tempête.

La salle de briefing était baignée d'une lumière crue, presque chirurgicale. Les projecteurs étaient déjà en cours de réglage pour le direct de 14 heures. L'odeur de l'ozone des appareils électroniques et du café froid flottait dans l'air.

Julian était déjà là.

Il était debout près de la fenêtre, discutant avec le Secrétaire adjoint. Il portait un costume bleu nuit, coupé avec une précision millimétrée, une main nonchalamment glissée dans sa poche. Il parut sentir son entrée avant même de la voir. Il tourna la tête, et pendant une seconde — une fraction de seconde trop longue pour être professionnelle — leurs regards s'entrechoquèrent.

Elena sentit une décharge électrique remonter le long de sa colonne vertébrale. C'était une sensation physique, dérangeante, comme si l'air entre eux s'était brusquement raréfié. Elle se força à détourner les yeux, ouvrant son dossier avec une main qu'elle espérait immobile.

— Madame Vance, vous tombez bien, dit le Secrétaire adjoint. Thorne suggère de modifier la clause de confidentialité du Protocole. Il pense qu'elle est trop permissive.

Elena s'assit, posant ses mains à plat sur la table. La froideur du bois verni l'aida à s'ancrer.

— Monsieur Thorne a souvent des opinions tranchées sur ce qui doit rester caché, répondit-elle, sa voix plus glaciale qu'elle ne l'avait voulu. Mais la transparence est le seul levier que nous ayons avec nos alliés. Si nous verrouillons tout, nous perdons leur confiance.

Julian s'approcha de la table. Il ne s'assit pas en face d'elle, mais sur le côté, juste assez près pour qu'elle puisse percevoir la chaleur qui émanait de lui.

— La confiance est une monnaie de singe en diplomatie, Elena, dit-il d'une voix grave, un velours qui écorchait ses nerfs. Ce que nous protégeons ici, ce ne sont pas des alliances. C'est la survie. On ne laisse pas les fenêtres ouvertes quand on sait qu'un prédateur rôde dans le jardin.

— Et qui décide de l'identité du prédateur ? rétorqua-t-elle, le fixant enfin. Toi ?

Le silence qui suivit fut lourd de sous-entendus. Le "tu" lui avait échappé, une brèche dans le protocole. Le Secrétaire adjoint fronça les sourcils, mais Julian ne cilla pas. Un léger sourire, presque imperceptible, étira ses lèvres.

— Le prédateur est celui qui ne respecte pas les règles du jeu, murmura-t-il.

Elena sentit son cœur cogner contre ses côtes. Elle se leva brusquement, rassemblant ses papiers.

— Nous suivrons le protocole initial. Si Monsieur Thorne veut des modifications, il devra soumettre un mémo formel. Monsieur le Secrétaire, si vous voulez bien m'excuser, je dois préparer mon allocution.

Elle quitta la salle sans attendre de réponse, fuyant la tension qui menaçait de l'étouffer.

Elle se réfugia dans un couloir dérobé, derrière les rideaux de scène de la grande salle de presse. Les techniciens s'affairaient plus loin, mais ici, dans la pénombre, elle était seule. Ou du moins, elle le crut pendant quelques secondes.

— Tu fuis, Elena. C'est indigne de ton CV.

Elle sursauta. Julian était là, à quelques pas, s'appuyant contre un flight-case. L'obscurité lui allait mieux que la lumière crue de la salle de réunion. Elle le rendait plus dangereux, plus réel.

— Je ne fuis pas, Thorne. Je mets de la distance. Ce qui s'est passé hier soir...

— ... était inévitable, compléta-t-il en s'approchant.

— C'était une erreur de jugement. Une infection, pour reprendre tes propres mots.

Elle tendit le bras pour le maintenir à distance, sa main rencontrant le tissu rugueux de sa veste. Elle aurait dû la retirer immédiatement. Elle ne le fit pas. Ses doigts s'ancrèrent dans le revers de son costume.

— Tu es un risque, Julian, souffla-t-elle. Pour ce dossier, pour ma réputation, pour tout ce que j'ai construit. Tu es exactement le genre de secret que Washington finit par enterrer sous six pieds de béton.

Il attrapa son poignet, non pas pour l'écarter, mais pour guider sa main vers son propre cœur. Elle sentit les battements réguliers, puissants, sous la chemise de coton fin.

— On ne peut pas enterrer ce qui brûle déjà, dit-il, sa voix baissant d'un octave. Tu as peur parce que tu sais que je suis la seule personne ici qui ne te regarde pas comme une fonctionnaire de premier plan. Je te vois, Elena. Je vois les doutes derrière tes certitudes.

— C'est faux, mentit-elle, même si ses sens la trahissaient. L'odeur de son après-rasage — un mélange de poivre noir et de pluie — l'enveloppait, brouillant sa logique.

— Alors regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu veux que je sorte de ce projet. Dis-moi que tu veux que je disparaisse de ta vie, et je le ferai. Je quitterai ce bâtiment et tu ne me reverras jamais.

Elena ouvrit la bouche pour prononcer les mots qui la sauveraient. Les mots qui protégeraient sa carrière, ses chances d'être nommée ambassadrice, son avenir. Mais sa gorge était nouée. Le silence s'étira, chargé de tout ce qu'ils n'osaient pas dire.

De l'autre côté du rideau, un assistant cria : "Cinq minutes avant le direct !"

Ce cri fut comme une décharge électrique. Elena retira sa main, la sensation de sa chaleur la hantant déjà.

— On a une conférence de presse, Thorne. Ne me touche plus. Jamais.

— Comme tu voudras, dit-il, un éclat de défi brillant dans ses prunelles sombres. Mais n'oublie pas une chose : les projecteurs sont aveuglants, Elena. Ils cachent plus de choses qu'ils n'en révèlent. Et moi, je serai dans l'ombre, à regarder chaque mouvement de tes lèvres.

Elle tourna le dos et s'avança vers la lumière.

Lorsqu'elle monta sur l'estrade, le crépitement des flashes l'accueillit comme une rafale de mitrailleuse. Elle ajusta le micro, son visage se transformant instantanément en un masque de sérénité diplomatique.

— Mesdames et Messieurs, commença-t-elle, sa voix ferme malgré le chaos intérieur. Le Protocole de l'Ombre représente une avancée majeure pour la sécurité nationale...

Tout en parlant, ses yeux balayèrent la salle. Elle le vit tout au fond, adossé au mur, les bras croisés. Il ne prenait pas de notes. Il ne regardait pas son téléphone. Il la fixait, elle.

Elle se surprit à bafouiller sur un mot simple — "intégrité". Un instant d'hésitation, imperceptible pour les autres, mais qu'elle ressentit comme une déflagration. Elle réalisa alors avec effroi qu'il avait raison. Elle était sous les projecteurs, exposée au monde entier, mais le seul regard qui comptait, le seul qui avait le pouvoir de la détruire ou de la libérer, était celui de l'homme qu'elle venait d'ordonner de s'éloigner.

La distance n'était qu'une illusion de papier. Entre le secret de Washington et le désir qui la dévorait, Elena Vance venait de comprendre que la diplomatie ne lui serait d'aucun secours. Elle n'était plus en train de négocier un traité. Elle était en train de négocier sa propre perte.

Et le pire, c'est qu'elle en redemandait.

Chapitre 4

Confidences à la Maison Blanche

L'horloge numérique du Bureau de l'Aile Ouest affichait 03h14. À cette heure-là, la Maison Blanche ne ressemblait plus au centre du monde libre, mais à un paquebot fantôme dérivant dans une brume de néons fatigués et de silence oppressant.

Elena Vance retira ses escarpins, sentant le tapis épais sous ses pieds endoloris. Elle aurait dû être chez elle, démaquillée, oubliant les flashes de la salle de presse. Mais le dossier « Orion » venait d'exploser. Une rupture de protocole à Ankara, un diplomate en fuite, et la certitude que si l'information fuitait avant l'aube, le traité de paix ne serait plus qu'un tas de cendres.

La porte s'ouvrit sans qu'on y frappe. Elle n'eut pas besoin de lever les yeux pour savoir qui c'était. L'odeur le précéda : un mélange de cuir froid, de café noir et de cette note de cèdre qui lui collait à la peau.

Julian Thorne.

Il entra, jetant sa veste de costume sur un fauteuil Louis XIV avec une désinvolture qui frôlait le sacrilège. Sa chemise blanche était déboutonnée au col, ses manches retroussées sur des avant-bras marqués par une tension nerveuse.

— On a quatre heures avant que la presse ne s'empare des communications interceptées, dit-il d'une voix rauque.

— Je sais, répondit Elena en massant ses tempes. J'ai déjà préparé trois versions du démenti. Aucune ne tient la route.

Il s'approcha du bureau. Trop près. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de lui, un contraste violent avec la climatisation glaciale de la pièce. Il posa ses mains sur le bureau, se penchant vers elle.

— Regarde-moi, Elena.

Elle obéit, et ce fut une erreur. Ses yeux n'étaient pas ceux de l'agent de liaison impitoyable qu'il feignait d'être. Ils étaient sombres, orageux, chargés d'une fatigue qui n'avait rien à voir avec le manque de sommeil.

— On ne va pas mentir cette fois, murmura-t-il. On va dire la vérité. Mais pas toute la vérité. Juste assez pour qu'ils croient qu'ils ont gagné.

— La vérité est un luxe qu'on n'a pas, Julian. Tu me l'as dit toi-même il y a deux ans.

Un silence se forgea entre eux, lourd, électrique. Le ronronnement d'un serveur informatique dans le couloir semblait battre le rythme de leur pouls commun. Julian contourna le bureau. Elena ne bougea pas. Elle ne recula pas. Elle était piégée entre son fauteuil et cet homme qui représentait tout ce qu'elle devait fuir pour survivre à Washington.

Il s'assit sur le rebord du bureau, si près que son genou frôla sa cuisse. Le contact électrique traversa le tissu de sa robe fourreau.

— Tu te souviens de ce que tu m'as demandé tout à l'heure ? Dans la salle de presse ? commença-t-il, sa voix tombant d'un octave.

— J'ai parlé d'intégrité.

— Tu bafouillais. Parce que tu savais que je voyais à travers ton masque. Tu es une

actrice prodigieuse, Elena. Mais ce soir, les projecteurs sont éteints.

Il tendit une main, hésita, puis posa deux doigts sous son menton pour l'obliger à garder le contact visuel. La peau de Julian était rugueuse, masculine.

— Dis-moi quelque chose de vrai, demanda-t-il. Pas un communiqué. Pas une note de service. Quelque chose de toi.

Elena sentit une fissure s'ouvrir dans sa poitrine. La pression de la crise, l'épuisement, et cette présence magnétique brisaient ses dernières défenses. Elle rit nerveusement, un son sec.

— Ma mère me disait que le pouvoir était une robe trop grande pour moi. Qu'un jour, tout le monde verrait que je ne suis qu'une petite fille de l'Ohio qui essaie de jouer à la dame.

Elle baissa les yeux sur ses mains qui tremblaient légèrement.

— Chaque matin, je me lève et je construis ce mur de briques. Une brique pour le Président, une brique pour le pays, une brique pour ma carrière. Mais ce soir... j'ai l'impression que le mortier s'effrite. Je suis fatiguée de porter le monde, Julian.

Il ne se moqua pas. Il ne l'interrompit pas. Il resserra sa prise sur son menton, son pouce caressant doucement la ligne de sa mâchoire.

— Mon père est mort dans une cellule à Damas parce que j'ai commis une erreur de calcul, confia-t-il brusquement.

Le souffle d'Elena se bloqua. C'était le secret que personne à Washington ne connaissait. Le dossier classifié que même elle n'avait pas pu ouvrir.

— J’avais vingt-quatre ans, continua Julian, le regard perdu vers les ombres du plafond. J’ai cru que j’étais plus intelligent que le système. J’ai voulu jouer au héros. Depuis ce jour, je ne ressens plus rien. Rien d’autre que l’adrénaline de la mission. Jusqu’à ce que je te rencontre.

Le aveu tomba comme une déflagration. Elena sentit ses yeux s'embuer. Le cynique, l'intouchable Julian Thorne venait de s'écorcher vif devant elle.

— On est deux naufragés, murmura-t-elle.

— On est deux menteurs qui ont fini par croire à leurs propres mensonges.

Il se rapprocha encore. Elena pouvait sentir l'odeur de la pluie sur sa veste, un vestige de sa course entre la voiture et l'entrée de l'aile Est. Elle posa sa main sur son torse, là où son cœur battait de façon irrégulière, trahissant son calme de façade. Le coton fin de sa chemise était chaud.

— Si on fait ça... si on laisse cette porte ouverte... murmura Elena, le souffle court.

— On perd tout, finit-il pour elle.

— Et pourtant...

Elle ne finit pas sa phrase. C’est lui qui combla les derniers centimètres. Ce n’était pas un baiser de cinéma. C’était une collision. Un besoin désespéré de se sentir vivant au milieu des ruines diplomatiques et des secrets d’État. Ses lèvres avaient un goût de café amer et de désir refoulé depuis trop longtemps.

Elena agrippa le revers de sa chemise, l’attirant à elle comme si sa vie en dépendait. Dans cet instant, la Maison Blanche n’existait plus. Les codes nucléaires, les traités, les fuites de presse... tout s’effaçait devant la réalité brute de leurs corps.

Julian fit glisser sa main dans la nuque d'Elena, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux parfaitement coiffés, défaisant le chignon strict qu'elle arborait comme une armure. Il grogna contre ses lèvres, un son de pure frustration et de soulagement mêlés.

— On va brûler pour ça, souffla-t-il contre sa peau, son nez traçant une ligne de feu dans son cou.

— Alors laissons-nous brûler, répondit-elle en renversant la tête en arrière, ses yeux se fermant sur les reflets de la lune à travers les vitres pare-balles.

Soudain, le téléphone rouge sur le bureau se mit à clignoter. Une lumière écarlate, insistante, brisant l'intimité sacrée de la pièce.

Julian s'arrêta, son front contre celui d'Elena. Ils haletaient tous les deux, leurs souffles se mélangeant dans l'air raréfié. La réalité reprenait ses droits. Le monde exigeait son tribut.

— C'est Ankara, dit-elle, la voix tremblante mais reprenant déjà son ton professionnel.

Julian s'écarta lentement, ses yeux brûlant d'une promesse silencieuse. Il ramassa sa veste, mais avant de s'éloigner, il se pencha et murmura à son oreille :

— Le traité sera signé, Elena. Je vais m'en occuper. Mais ne crois pas que cette conversation est terminée. On a brisé le sceau.

Il se dirigea vers la porte, s'arrêtant un instant, sa silhouette découpée par la lumière crue du couloir.

— Tu n’es plus seule dans l’Ohio, Elena. On est deux à porter le monde maintenant.

Il sortit, la laissant seule dans le bureau ovale miniature. Elena se rassit, ses lèvres encore brûlantes, ses doigts tremblant sur le combiné du téléphone sécurisé. Elle décrocha.

— Ici Elena Vance. Donnez-moi le Premier Ministre.

Sa voix était ferme, d’une autorité absolue. Mais sous le bureau, ses pieds nus caressaient encore le tapis là où Julian Thorne s’était tenu. Elle venait de négocier la crise la plus dangereuse de sa carrière : celle de son propre cœur. Et pour la première fois, elle savait qu’elle ne voulait pas gagner.

Elle voulait juste continuer à perdre, si c’était avec lui.

Le secret de Washington était désormais double : il y avait Orion, et il y avait ce lien indestructible, forgé dans l’ombre d’une nuit où la diplomatie avait enfin baissé les armes.

Chapitre 5

L'Interdit Franchi

CHAPITRE : L'Interdit Franchi

Le silence qui suivit la fin de l'appel avec le Premier ministre britannique était plus assourdissant qu'une explosion. Elena Vance reposa le combiné avec une lenteur cérémonieuse, ses doigts s'attardant sur le plastique froid du téléphone sécurisé. Elle avait donné des ordres, déplacé des pions sur l'échiquier mondial, parlé de traités et de zones d'exclusion. Mais son esprit était une pièce de théâtre vide où une seule silhouette continuait de hanter les planches.

Julian Thorne.

L'air dans ce bureau ovale miniature — cette réplique clandestine nichée dans les entrailles de la Maison-Blanche — semblait s'être raréfié. L'odeur de Julian y flottait encore : un mélange de tabac froid, de santal et de cette amertume métallique propre aux hommes qui manipulent des secrets d'État avant le petit-déjeuner.

Elle se leva, ses pieds nus s'enfonçant dans l'épais tapis bleu marine. Elle se sentait exposée, dépouillée de son armure de Présidente. À cet instant, Elena n'était qu'une femme dont le sang battait trop fort contre ses tempes.

La porte ne s'était pas totalement refermée. Elle vit une ombre. Il n'était pas parti.

Julian Thorne se tenait dans l'entrebâillement, le dos appuyé contre le chambranle, observant l'obscurité du couloir avant de ramener son regard sur elle. Ses yeux d'orage semblaient lire à travers les dossiers classifiés, à travers ses mensonges, à

travers sa peau.

— Tu aurais dû verrouiller la porte, Elena, dit-il d'une voix basse, éraillée par la fatigue et autre chose qu'elle n'osait nommer.

— Je croyais que tu savais sortir sans demander la permission, Thorne. Tu es un expert en infiltrations, non ?

Elle essaya de retrouver son ton piquant, celui qui faisait trembler les sénateurs, mais sa voix vacilla sur la dernière syllabe. Elle s'approcha de lui, poussée par une force invisible, une gravité contre laquelle aucun protocole ne l'avait préparée.

Julian entra et ferma la porte derrière lui. Le déclic du verrou résonna comme un coup de feu. Le monde extérieur — les conseillers, les caméras, les menaces nucléaires de l'opération Orion — disparut. Il ne restait que cet espace de six mètres carrés, saturé d'une électricité statique qui faisait se dresser les fins cheveux sur la nuque d'Elena.

— On vient de commettre une haute trahison, murmura-t-il en faisant un pas vers elle. Rien qu'en brisant ce sceau ensemble.

— La trahison est une question de point de vue, répliqua-t-elle, son cœur martelant sa poitrine. Pour le moment, je ne vois qu'un diplomate qui outrepassa ses fonctions.

— Mes fonctions se sont arrêtées au moment où j'ai posé les mains sur toi dans ce couloir.

Il était maintenant si proche qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps, un contraste brutal avec la climatisation glaciale du bureau. Elle leva les yeux vers lui. Julian était l'antithèse de la sécurité. Il était l'instabilité faite homme, une faille sismique sous ses pieds de chef d'État.

— Qu'est-ce que tu attends ? demanda-t-elle, un défi brillant dans ses prunelles sombres. Une déclaration de guerre ?

Julian laissa échapper un rire bref, sans joie. Ses mains s'élevèrent, hésitantes pour la première fois de sa vie de prédateur, avant de venir encadrer le visage d'Elena. Ses pouces caressèrent ses pommettes avec une douceur qui la dévasta plus sûrement qu'une insulte.

— J'attends de savoir si tu vas m'exécuter ou m'embrasser, Elena. Parce que l'un comme l'autre me détruira.

L'introspection d'Elena fut une lame de fond. Elle savait ce qu'elle risquait. Sa carrière, son héritage, la stabilité de l'OTAN. S'unir à Julian Thorne, l'homme de l'ombre des services britanniques, celui que ses propres alliés craignaient, c'était signer son arrêt de mort politique. Mais en croisant son regard, elle comprit que le vide qu'elle ressentait depuis son investiture ne pouvait être comblé que par ce chaos-là.

Elle réduisit les derniers millimètres.

Le contact fut une déflagration.

Ce n'était pas un baiser de cinéma, poli et chorégraphié. C'était un baiser de naufragés. Leurs lèvres se rencontrèrent avec une urgence brutale, un choc de dents et de souffles coupés. Elena agrippa le revers de sa veste de costume, froissant le tissu coûteux, cherchant à l'ancrer à elle, tandis que les mains de Julian descendaient dans son dos pour la presser contre lui.

Elle goûta le café noir, l'adrénaline et le sel de sa propre peau. Chaque point de contact était une information sensorielle qu'elle enregistrerait comme un code secret : la rudesse de sa barbe naissante contre son menton, l'odeur de pluie qui émanait de ses

cheveux, la force de ses bras qui lui rappelaient qu'elle n'avait plus besoin d'être le pilier du monde. Pas ici. Pas avec lui.

Julian poussa Elena contre le bord du bureau en acajou. Des dossiers glissèrent au sol, des rapports sur la crise en mer de Chine s'éparpillèrent comme des feuilles mortes, mais aucun d'eux n'y prêta attention. Il s'insinua entre ses jambes, ses mains s'égarant dans la soie de sa chemise, cherchant la chaleur de sa taille.

— Elena... murmura-t-il contre sa bouche, son souffle court. On ne pourra pas revenir en arrière. Si on fait ça, on est seuls contre le reste du monde.

— On l'est déjà, Julian, répondit-elle entre deux baisers fiévreux qui descendaient maintenant le long de sa gorge. On a déjà franchi l'interdit. Autant le brûler entièrement.

Il la souleva pour l'asseoir sur le bureau, dégageant d'un revers de main un écran d'ordinateur qui affichait des graphiques de surveillance. Le contraste était total : la technologie froide du pouvoir absolu sous les doigts d'une femme qui brûlait de désir.

Julian plongea sa tête dans le creux de son épaule, inhalant son parfum — un sillage de gardénia et d'acier. Ses mains remontèrent le long de ses cuisses, et Elena laissa échapper un gémissement qu'elle avait étouffé pendant des mois de tension diplomatique. C'était un cri de reddition.

À cet instant, la Présidente des États-Unis n'existait plus. Il n'y avait qu'une femme, affamée d'une vérité que seule la chair pouvait offrir. Julian Thorne n'était plus l'espion, mais l'homme qui avait enfin trouvé son port d'attache dans la tempête qu'il avait lui-même contribué à créer.

Leurs mouvements devinrent plus frénétiques, une lutte pour la domination qui se transformait en une fusion désespérée. Les boutons de la veste de Julian sautèrent

sous les doigts impatients d'Elena. Elle voulait sentir son cœur battre contre le sien, vérifier qu'il était aussi terrifié qu'elle par ce qui les unissait.

— Si Washington nous voyait..., haleta Julian, ses yeux fixés dans les siens, sombres de désir et d'une loyauté nouvelle.

— Washington dort, Thorne. Et même si le monde entier nous regardait, je ne te lâcherais pas.

C'était le mensonge le plus délicieux de sa vie, ou peut-être la vérité la plus dangereuse. En s'abandonnant à lui sur cet autel de pouvoir, Elena Vance venait de commettre le crime suprême. Elle avait placé un homme avant sa nation. Elle avait brisé le dernier sceau : celui de son intégrité.

Le secret de Washington n'était plus seulement Orion, ce projet qui menaçait de redéfinir les frontières. Le secret, c'était ce lien charnel et sacré, forgé dans la trahison, entre une reine sans couronne et un chevalier sans honneur.

Sous la lumière crue des lampes de bureau, leurs silhouettes se mêlaient, deux ombres portées sur les murs d'une pièce qui avait vu naître des guerres, mais qui n'avait jamais été témoin d'une reddition aussi totale. La diplomatie avait définitivement baissé les armes, laissant place à un brasier que rien, pas même la raison d'État, ne pourrait plus éteindre.

Chapitre 6

L'Ivresse du Secret

CHAPITRE : L'IVRESSE DU SECRET

L'air de Washington, d'ordinaire saturé d'ozone et de certitudes, avait soudain pris le goût de l'interdit. Pour Elena Vance, chaque bouffée d'oxygène semblait désormais chargée d'une particule nouvelle, un isotope radioactif nommé Thorne.

Après cette nuit dans le saint des saints du pouvoir, le monde n'avait pas changé de visage, mais Elena, elle, avait changé de regard. Dans les couloirs feutrés du Département d'État, elle marchait avec une assurance neuve, une cambrure de prédatrice dissimulée sous des tailleurs Chanel aux coupes chirurgicales. Sous la soie de son chemisier, sa peau gardait la mémoire cuisante des mains de Thorne. C'était son armure invisible.

Le vertige de l'ombre

Ils avaient instauré un protocole qui n'avait rien de diplomatique. Pas de messages cryptés sur les serveurs de l'agence, pas de signaux de reconnaissance classiques. Ils utilisaient le chaos de la ville comme couverture.

Leur premier rendez-vous après « l'effraction » eut lieu dans un bar miteux de l'Anacostia, un endroit où les lustres étaient remplacés par des ampoules nues et où l'odeur du tabac froid imprégnait les murs jusqu'à la moelle. Un lieu où une femme comme Elena Vance n'existait pas.

Quand il entra, elle sentit le choc avant même de le voir. Une vibration dans ses

tempes. Thorne portait un blouson de cuir usé et cette barbe de trois jours qui semblait être une insulte directe au protocole de la Maison-Blanche. Il s'assit en face d'elle, ses genoux frôlant les siens sous la table instable.

— Tu es en retard, Vance. Trois minutes. En diplomatie, c'est une déclaration de guerre.

Elena sourit, un sourire qu'elle ne réservait qu'à lui : un mélange de défi et d'abandon.

— J'ai dû semer mon officier de sécurité. Il pensait que j'allais à une séance de yoga nocturne. Si on me trouve ici, ma carrière finit dans un broyeur à papier.

Thorne commanda deux whiskys bas de gamme, ses yeux d'acier ancrés dans les siens.

— Ta carrière est déjà morte, Elena. Elle a expiré au moment où tu as laissé tes doigts s'attarder sur ma nuque. Maintenant, tu ne fais que hanter les couloirs du pouvoir.

Il attrapa sa main, sans douceur, et la ramena contre son visage. L'odeur de Thorne — un mélange de pluie, de métal chaud et de cette fragrance boisée qui lui était propre — envahit les sens d'Elena. Elle ferma les yeux, le vacarme du bar s'effaçant derrière le battement de son propre cœur.

— C'est une drogue, murmura-t-elle. Ce secret. C'est plus addictif que le pouvoir lui-même.

— Le pouvoir, c'est pour ceux qui ont peur du vide, répondit Thorne d'une voix rauque. Le secret, c'est le vide. Et on est en train de sauter dedans à pieds joints.

La chorégraphie du mensonge

Les jours suivants furent une succession de montées d'adrénaline et de redescentes brutales. Ils vivaient dans les interstices. Un baiser volé dans un ascenseur de service entre deux briefings sur la prolifération nucléaire. Un effleurement de doigts alors qu'ils consultaient un dossier classifié dans une salle sécurisée (SCIF), sous l'œil indifférent des caméras dont Thorne connaissait les angles morts par cœur.

Chaque contact était électrique. Une décharge qui leur rappelait qu'ils étaient vivants au milieu de ces automates de marbre qui dirigeaient le pays.

Un soir, alors qu'une pluie fine et glaciale cinglait les vitres de la limousine d'Elena, elle fit signe au chauffeur de s'arrêter à deux pâtés de maisons de sa résidence.

— Je vais marcher un peu, James. J'ai besoin d'air.

— Il pleut, Madame la Secrétaire adjointe.

— Justement.

Elle sortit, ses talons claquant sur le trottoir mouillé. Une silhouette se détacha de l'ombre d'une porte cochère. Thorne. Sans un mot, il l'entraîna dans une ruelle sombre. Il la plaqua contre le mur de briques rouges, ses mains s'égarant immédiatement dans ses cheveux, détruisant son chignon impeccable avec une urgence sauvage.

— Tu m'as manqué aujourd'hui, souffla-t-il contre son cou. Te voir à cette conférence, si froide, si distante... j'avais envie de me lever et de dire à tous ces bureaucrates ce que tu cries quand je te touche.

Elena laissa échapper un gémissement étouffé, ses ongles s'enfonçant dans les épaules de Thorne à travers son manteau.

— Tu es un monstre, Thorne. Tu te délectes de nous détruire.

— On ne détruit que ce qui est déjà corrompu, Elena. Ton intégrité était une cage. Je l'ai juste ouverte.

Il l'embrassa avec une faim qui ne connaissait pas de protocole. Le goût de la pluie, du rouge à lèvres et du danger. À cet instant, Orion n'était qu'une constellation lointaine. Le seul monde qui importait était cet espace de dix centimètres entre leurs corps, où les lois de la physique et de la politique cessaient d'exister.

Le jeu des apparences

Le summum de leur ivresse survint lors du gala annuel de la Fondation pour la Paix Mondiale. Le tout-Washington était là. Diamants, smokings, et sourires de façade.

Elena était éblouissante dans une robe de soie bleu nuit qui soulignait chaque courbe de son corps, une couleur qui rappelait l'heure entre chien et loup où elle retrouvait Thorne. Lui, pour une fois, portait le smoking. Il ressemblait à un loup déguisé en prince, posté près du buffet de caviar, observant la faune avec un mépris poli.

Elle s'approcha de lui, une coupe de champagne à la main, saluant au passage un sénateur influent.

— Monsieur Thorne, dit-elle d'une voix cristalline, assez forte pour être entendue par les curieux. Je ne savais pas que la sécurité privée s'intéressait à la philanthropie.

Thorne inclina légèrement la tête, un éclair de pure malice dans les yeux.

— On s'intéresse à tout ce qui a besoin d'être protégé, Madame Vance. Ou exposé. Tout dépend du point de vue.

Sous la table de cocktail haute qui les séparait, le pied de Thorne remonta lentement le long du mollet d'Elena, un contact brûlant sur sa peau nue. Elle ne cilla pas. Elle continua de sourire, de hocher la tête, alors que son sang commençait à bouillir.

— Votre analyse sur le projet Orion était... stimulante, poursuivit-elle, alors que la main de Thorne trouvait la sienne dans le pli de sa robe, ses doigts traçant des cercles hypnotiques sur sa paume.

— Je suis ravi qu'elle vous ait marquée. J'ai encore beaucoup d'arguments à vous soumettre. En privé.

— Je crains que mon agenda ne soit complet, répondit-elle en soutenant son regard, un défi muet brillant dans ses prunelles sombres.

— On trouve toujours du temps pour l'essentiel, Vance.

Elle se détourna, le cœur battant à tout rompre, manquant de renverser son champagne sur une duchesse en exil. L'audace de leur jeu la grisait plus que l'alcool. C'était une danse sur un fil de rasoir, et elle n'avait jamais eu aussi peu peur de tomber.

L'urgence désespérée

Plus tard cette nuit-là, dans l'appartement secret que Thorne louait sous un faux nom dans le quartier d'Adams Morgan, l'euphorie se mua en une urgence presque douloureuse.

Le décor était spartiate : un lit, un ordinateur portable, quelques dossiers éparpillés. Mais pour Elena, c'était un sanctuaire. Ici, elle n'était plus la femme qui pouvait déclencher une crise diplomatique d'un seul mot. Elle était simplement Elena.

— Dis-moi que ce n'est pas qu'un jeu, dit-elle alors qu'il la déshabillait avec une lenteur calculée, ses mains contrastant avec la blancheur de sa peau.

Thorne s'arrêta, son visage s'adoucissant pour la première fois. Il posa son front contre le sien.

— Les jeux ont des règles, Elena. Ce qu'on fait là... personne n'a écrit les règles pour ça. On invente notre propre destruction. Et pour être honnête, je n'ai jamais été aussi heureux.

— C'est insensé. On devrait avoir peur. Orion nous traque, tes ennemis me surveillent, et je trahis tout ce en quoi je croyais.

Thorne la souleva pour l'asseoir sur le rebord de la fenêtre, avec la ville de Washington qui scintillait derrière elle comme un tapis de braises froides.

— Laisse-les regarder, dit-il en l'embrassant. Qu'ils voient ce que c'est qu'une reddition totale. Ils ne comprendront jamais. Ils pensent que le pouvoir, c'est de posséder les autres. Ils ne savent pas que le vrai pouvoir, c'est de s'appartenir à deux, contre le reste du monde.

Dans le silence de la chambre, seuls le souffle court et le froissement des draps répondaient aux rumeurs de la ville. Ils s'aimaient avec une violence désespérée, comme si chaque seconde était la dernière avant que le ciel ne leur tombe sur la tête.

Elena Vance, la reine de la diplomatie, s'était perdue. Mais dans les bras de cet homme sans honneur, elle s'était enfin trouvée. L'ivresse du secret était devenue son seul oxygène, et peu importait si l'air finirait par s'épuiser. Pour l'instant, elle respirait enfin.

Le secret de Washington n'était plus une affaire d'État. C'était un battement de cœur

partagé dans l'obscurité, une vérité si pure qu'elle en devenait le plus beau des mensonges.

Chapitre 7

Murmures et Paranoïa

CHAPITRE : MURMURES ET PARANOÏA

Le réveil n'avait pas sonné. À Washington, le temps ne s'arrête jamais, il s'écoule simplement avec une cruauté plus feutrée entre les murs de soie et de marbre.

Elena Vance observa le reflet de l'aube sur le plafond de la chambre. C'était un gris sale, la couleur de l'indécision. À côté d'elle, la chaleur de Julian était encore palpable, une ancre charnelle dans un océan de mensonges. Elle pouvait encore sentir l'odeur de sa peau — un mélange de tabac froid, de santal et de cette sueur électrique qui ne s'échappait d'eux que dans l'obscurité.

Elle se redressa, la soie de ses draps glissant sur ses épaules comme une caresse qu'elle n'avait plus le droit de savourer. Hier soir, ils étaient « le monde ». Ce matin, ils n'étaient plus que deux cibles mouvantes.

— Tu penses à quoi ? murmura la voix rauque de Julian.

Il ne dormait pas. Il ne dormait jamais vraiment. Un homme avec son passé gardait toujours un œil ouvert, même au creux du plaisir.

— Je pense à la lumière, répondit Elena en fixant la fente des rideaux. Elle est trop crue. Elle dénonce tout.

Julian s'appuya sur un coude, ses cicatrices dessinant une géographie du danger sur son torse. Il tendit la main, effleura la nuque d'Elena, mais elle eut un mouvement de

recul imperceptible. Un réflexe. Déjà, la diplomate reprenait le dessus sur la femme. La cuirasse se reformait, maille après maille.

— On a passé le point de non-retour, Elena. Ne commence pas à chercher une issue de secours maintenant.

— Ce n'est pas l'issue qui m'inquiète, Julian. C'est le public.

Le hall du Département d'État était un aquarium géant où les requins portaient des costumes trois-pièces. Elena traversa l'atrium, le claquement de ses talons sur le granit sonnait comme des coups de feu à ses propres oreilles.

D'ordinaire, elle aimait ce bruit. C'était le rythme du pouvoir. Aujourd'hui, c'était un signal de détresse.

— Bonjour, Madame la Secrétaire adjointe.

Elle s'arrêta net. Marcus Miller, son chef de cabinet, se tenait là, un dossier à la main et un sourire qui n'atteignait jamais ses yeux de reptile. Il l'observa un instant de trop. Ses yeux descendirent vers son cou, là où un léger foulard de mousseline dissimulait ce que Julian y avait gravé avec ses dents quelques heures plus tôt.

— Vous semblez... distraite, Elena. La réunion avec la commission de défense a été avancée à dix heures.

— Je suis parfaitement lucide, Marcus. Occupez-vous des dossiers, je m'occupe de ma concentration.

Elle continua sa route, mais son dos la brûlait. Elle sentait le regard de Miller. Est-ce

qu'il savait ? Est-ce qu'il avait vu la voiture noire garée à deux pâtés de maisons de chez elle ? À Washington, le silence n'est jamais vide ; il est rempli de gens qui écoutent.

Chaque murmure dans le couloir, chaque rire étouffé près de la machine à café devenait une menace. *Ils parlent de moi. Ils ont vu les photos. Ils ont compris pourquoi je ne réponds plus aux dîners officiels.*

La paranoïa est un poison lent. Elle ne tue pas d'un coup, elle érode les certitudes.

Le déjeuner eut lieu au *Hay-Adams*, l'endroit où l'on va pour être vu tout en prétendant vouloir de l'intimité. La lumière qui traversait les hautes fenêtres était impitoyable.

Julian était assis à une table dans le coin opposé. C'était leur règle : ne jamais arriver ensemble, ne jamais se regarder plus de deux secondes. Mais le protocole était une torture.

Elena jouait avec sa salade, le métal de sa fourchette grinçant contre la porcelaine. Elle sentait la présence de Julian comme une pression atmosphérique. Il discutait avec un lobbyiste pétrolier, l'air détaché, presque insolent. Il était beau dans ce costume sombre qui dissimulait sa nature sauvage, mais pour Elena, il était une grenade dégoupillée au milieu de la pièce.

Soudain, Julian tourna la tête. Leurs regards se percutèrent.

Ce fut bref. Une fraction de seconde. Mais dans ce laps de temps, tout s'effondra. L'électricité entre eux était si dense qu'elle craignait de voir les verres exploser. Elle vit l'étincelle de défi dans ses yeux, ce mépris souverain pour le danger qu'il

partageait avec elle.

Ne fais pas ça*, pensa-t-elle. **Ne me regarde pas comme si tu m'appartenais.*

Elle détourna les yeux, le cœur battant la chamade contre ses côtes. Elle saisit son verre d'eau, les doigts tremblants.

— Ça va, Elena ? demanda son interlocuteur, le sénateur Kendrick. Vous êtes pâle.

— La climatisation, mentit-elle d'une voix blanche. Elle est toujours trop forte ici.

— Ou peut-être est-ce l'air de Washington qui devient irrespirable ? lança Kendrick avec un petit rire gras. On dit que les murs ont des oreilles, mais ces derniers temps, j'ai l'impression qu'ils ont aussi des caméras. Faites attention à vous. Vous êtes notre étoile montante. Il serait dommage qu'une... erreur de trajectoire vous fasse brûler en plein vol.

L'avertissement était à peine voilé. Elena sentit une goutte de sueur glacée couler entre ses omoplates. Elle chercha Julian du regard, mais il était déjà en train de régler l'addition, quittant le restaurant sans un regard en arrière.

La solitude qui l'envahit alors fut plus violente qu'une insulte.

Le soir même, elle le retrouva dans leur cachette, un appartement anonyme de Georgetown dont l'air sentait la poussière et le secret. Dès qu'elle ferma la porte, elle se jeta dans ses bras, non pas par désir, mais par besoin de certitude.

Il la réceptionna, mais son corps était rigide.

— On ne peut plus faire ça en public, Julian. Kendrick a fait une allusion. Miller m’observe comme s’il attendait que je saigne.

Il la repoussa doucement, la tenant par les épaules. Ses mains étaient chaudes, trop chaudes.

— Et alors ? Qu’est-ce que tu veux faire, Elena ? Reprendre ton masque de reine de glace et m’oublier dans un tiroir ?

— Ce n’est pas un jeu ! s’emporta-t-elle, sa voix montant d’un octave. Ma carrière, ma vie, tout ce que j’ai construit tient sur un fil de soie. Chaque fois que tu me regardes comme tu l’as fait ce midi, tu tranches ce fil.

Julian eut un sourire amer, un éclair de dents blanches dans l’obscurité de la pièce.

— Tu as peur. C’est nouveau. D’habitude, c’est toi qui terrorises les ambassadeurs.

— J’ai peur parce que je tiens à toi, espèce d’idiot ! Et parce que dans cette ville, tenir à quelqu’un est une faiblesse qu’ils utilisent pour t’égorger.

Elle s’écarta, marchant de long en large, ses doigts triturant nerveusement son collier de perles. Le frottement des billes de nacre contre sa peau lui paraissait assourdissant. Elle entendait des bruits partout : un moteur de voiture qui tournait trop longtemps dans la rue, le craquement du parquet, le vent dans les conduits d’aération qui ressemblait à des chuchotements.

— Ils murmurent, Julian. Dans chaque bureau, dans chaque ascenseur. Ils ne savent rien, mais ils sentent l’odeur du sang. Notre secret n’est plus une bulle, c’est une cible.

Julian s’approcha d’elle, ses pas silencieux sur le tapis. Il l’entoura de ses bras, sa

barbe naissante frottant sa joue. C'était une étreinte qui aurait dû être apaisante, mais elle était chargée d'une tension électrique.

— Alors laissons-les murmurer, dit-il contre son oreille. Laisse la paranoïa les manger, pas nous.

— Tu ne comprends pas, soupira-t-elle en fermant les yeux. La légèreté est partie. Avant, c'était une aventure. Maintenant, c'est une survie. Chaque baiser a le goût de la cendre parce que je me demande si c'est le dernier avant l'explosion.

Elle se tourna vers lui, ses yeux brillants de larmes qu'elle refusait de laisser couler.

— Le secret était notre oxygène, Julian. Mais l'air est en train de s'épuiser. On étouffe.

Il ne répondit pas. Il se contenta de poser ses lèvres sur les siennes, un baiser désespéré, presque agressif, comme pour chasser les fantômes qui commençaient à peupler la pièce.

Mais pour la première fois, Elena ne s'oublia pas dans ses bras. Elle restait aux aguets, l'oreille tendue vers la porte, guettant le moindre bruit qui annoncerait la fin de leur monde. L'ivresse s'était évaporée, laissant place à une lucidité glaciale : à Washington, la vérité ne libère pas. Elle exécute.

Chapitre 8

Le Dossier Compromettant

****CHAPITRE : LE DOSSIER COMPROMETTANT****

L'aube sur Washington n'a rien d'une promesse ; elle ressemble à une dénonciation. À travers les vitraux étroits de l'appartement d'Elena, la lumière filtrait, grise et sale, découpant des rectangles blafards sur le parquet de chêne. L'air sentait le café froid et le reste de l'orage de la veille, une odeur d'ozone et de poussière mouillée qui collait à la gorge.

Julian était déjà debout. Il était toujours debout avant le monde, comme s'il craignait que le soleil ne se lève sans sa permission. Il terminait de nouer sa cravate devant le miroir terni du vestibule, ses gestes précis, presque chirurgicaux.

Elena l'observait depuis le seuil de la chambre, drapée dans un drap de lin qui lui semblait soudain peser une tonne. Elle détailla la cambrure de ses épaules, la tension dans sa nuque. Le baiser désespéré de la nuit n'avait rien réglé. Il n'avait été qu'une trêve, une suture mal faite sur une plaie béante.

— Tu devrais partir avant que le concierge ne commence sa ronde, dit-elle d'une voix enrouée.

Julian ne se retourna pas. Son reflet dans la glace était celui d'un homme de pouvoir : lisse, impénétrable, dangereux.

— Le concierge est payé pour oublier sa propre existence, Elena. Ce n'est pas lui qui m'inquiète.

Il se tourna enfin. Ses yeux étaient deux abîmes de fatigue sous une façade de fer. Il s'approcha d'elle, l'odeur de son parfum — un mélange de bois de santal et de tabac froid — envahissant l'espace vital d'Elena. Il posa une main sur sa joue, un geste qui se voulait tendre mais qui ressemblait à une prise de possession.

C'est à cet instant que le monde bascula.

Le téléphone d'Elena, posé sur la table basse, vibra. Un bourdonnement sec, métallique, qui trancha le silence comme un rasoir. Puis celui de Julian, dans la poche intérieure de sa veste, répondit en écho.

Un synchronisme parfait. Un timing de prédateur.

Elena se dégagea et ramassa son appareil. Un message privé. Pas de numéro, juste une suite de caractères cryptés. Et une pièce jointe.

Elle ouvrit le fichier. Le sang se retira de son visage si brusquement qu'elle crut s'évanouir. Ses doigts devinrent de la glace.

— Julian... murmura-t-elle.

Il était déjà sur son propre écran, les mâchoires si serrées que les muscles de son visage saillaient.

Le dossier s'intitulait sobrement : *« Protocole de Liaison : Option Oméga »*.

C'était une série de clichés. Haute définition. Trop haute. On y voyait Julian et Elena, trois semaines plus tôt, dans une ruelle dérobée de Georgetown. L'angle était plongeant, professionnel. Sur la photo suivante, ils étaient dans la voiture de fonction de Julian, les vitres teintées n'ayant manifestement pas suffi contre une lentille

thermique. Mais le pire n'était pas l'image. C'était le texte qui l'accompagnait.

Une transcription exacte de leur conversation du 14 mars. Mot pour mot. Leurs doutes, leurs aveux de faiblesse, et surtout, cette phrase de Julian sur le Secrétaire d'État qui, si elle fuyait, ferait s'effondrer la coalition atlantique en une après-midi.

— Ils nous ont écoutés, souffla Elena, ses yeux balayant frénétiquement la pièce, cherchant une lentille invisible, un micro caché dans les moulures. Ils étaient là tout le temps. Dans nos murs. Dans nos lits.

Julian ne paniquait pas. Sa réaction était plus effrayante : il s'était éteint. Il était passé en mode survie, ce vide émotionnel qu'il utilisait pour négocier des traités de désarmement.

— Ce n'est pas une fuite de la CIA, dit-il, la voix blanche. C'est du privé. Une agence de renseignement externe. Le Mossad ou une officine de chantage politique. Regarde le filigrane en bas à gauche.

Elena plissa les yeux. Un petit logo stylisé, une balance brisée. *Themis Associates*.

— Qui sont-ils ?

— Des vautours. Ils ne vendent pas l'information. Ils vendent le silence. Et le prix n'est jamais monétaire.

Il s'approcha de la fenêtre et écarta légèrement le rideau. En bas, dans la rue encore déserte, une berline noire aux vitres opaques stationnait, le moteur tournant au ralenti, dégageant de petits panaches de fumée blanche dans l'air frais du matin.

Le sentiment de sécurité, cette illusion fragile qu'ils avaient entretenue comme un feu de camp sous la pluie, s'effondra totalement. L'appartement, autrefois leur sanctuaire,

n'était plus qu'une cage de verre. Chaque meuble, chaque souvenir partagé, semblait désormais souillé par le regard d'un étranger.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda Elena, sa voix montant d'un octave.

— Le vote de demain sur le pipeline trans-ukrainien, répondit Julian en se tournant vers elle. Ils veulent que je sabote la position de la Maison Blanche. Si je ne le fais pas, ce dossier est envoyé au *Washington Post* et au comité d'éthique du Sénat à 18h00 pile.

Elena laissa tomber le drap. Elle se tenait là, vulnérable, nue sous la lumière crue, mais elle ne s'en souciait plus. L'instinct de survie avait pris le dessus sur la pudeur, sur l'amour, sur tout le reste.

— Si tu fais ça, tu es fini, Julian. C'est de la haute trahison.

— Et si je ne le fais pas, c'est nous qui sommes finis. Ta carrière de diplomate ? Pulvérisée. Mon mariage ? Un carnage public. On ne parle pas juste d'un scandale sexuel, Elena. On parle de collusion. Ils ont trafiqué les enregistrements pour faire croire que tu me soutirais des secrets d'État pour le compte d'une puissance étrangère.

Il s'approcha d'elle et lui saisit les avant-bras. Ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair, laissant des marques rouges.

— Écoute-moi bien. À partir de cette seconde, on ne se connaît plus. On n'est plus des amants. On est des cibles.

Elena rit, un rire nerveux, sec comme un coup de trique.

— Un peu tard pour la distanciation sociale, tu ne crois pas ? Ils ont des photos de ta langue dans ma bouche, Julian !

— Ne sois pas cynique, ce n'est pas le moment ! trancha-t-il. Ils attendent que l'on craque. Que l'on fasse une erreur. Ils veulent nous voir courir l'un vers l'autre pour mieux nous abattre d'une seule balle.

Elena se dégagea violemment. Elle alla vers la cuisine, ses pieds nus claquant sur le sol froid. Elle se versa un verre d'eau, mais sa main tremblait tellement que le liquide s'éclaboussa sur le comptoir en granit. Elle regarda la flaque. Elle y vit son propre reflet, déformé, brisé.

— On est devenus les fantômes qu'on craignait, dit-elle, plus calme maintenant, d'une lucidité glaciale. Tu sais ce qui me dégoûte le plus ? Ce n'est pas le chantage. C'est que j'ai déjà commencé à calculer comment je pourrais te trahir pour me sauver.

Julian se figea. Un silence de plomb s'installa entre eux, plus lourd que toutes les menaces du dossier.

— Tu l'as fait ? demanda-t-il doucement.

— L'idée a traversé mon esprit comme un éclair de magnésium. "Si je dis que tu m'as forcée, si je joue la victime..." C'est ça, Washington, Julian. C'est ce que cet air nous fait. Il transforme l'oxygène en poison.

Il traversa la pièce et s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Il ne la toucha pas. La tension entre eux était devenue radioactive.

— Alors fais-le, dit-il. Si c'est ta seule issue, prends-la.

— Ne joue pas au martyr, ça ne te va pas au teint. On sait tous les deux que tu as déjà un plan de contingence qui inclut mon sacrifice.

Julian esquissa un sourire triste, un simple étirement de lèvres sans joie.

— Mon plan de contingence, c'est de brûler la terre entière avant qu'ils ne posent un doigt sur toi. Mais pour ça, il faut que tu sortes d'ici. Tout de suite. Prends ton sac. Pas de vêtements, rien qui puisse cacher un traceur. Prends juste ton passeport et le cash que tu as.

— Et après ?

— Va chez ta sœur à Baltimore. Ne prends pas ta voiture. Prends le train, change à mi-chemin. Je t'appellerai sur la ligne que je t'ai donnée l'été dernier. Celle que tu n'as jamais utilisée.

Elena le regarda, cherchant dans ses yeux l'homme qu'elle aimait, mais elle ne trouva que le diplomate, le stratège, l'animal politique acculé. La "légèreté" dont elle parlait la veille n'était pas seulement partie ; elle avait été assassinée et enterrée sous six pieds de dossiers classifiés.

Elle s'habilla en silence, enfilant un jean et un pull sombre, des vêtements de fantôme. Julian restait près de la fenêtre, surveillant la berline noire.

— Julian ?

Il se retourna.

— Est-ce qu'on s'en sortira ?

Il marqua un temps d'arrêt. Le bruit de la ville commençait à monter, le grondement lointain du trafic, le réveil de la bête.

— Dans cette ville, Elena, on ne s'en sort jamais. On se déplace juste vers une autre

cellule. Mais je te promets une chose : ceux qui ont envoyé ce dossier vont apprendre pourquoi on ne menace jamais un homme qui n'a plus rien à perdre que la femme qu'il aime.

C'était une réplique de film, un peu trop parfaite, un peu trop Washington. Mais dans l'instant, c'était la seule chose qui l'empêchait de s'effondrer.

Elle ouvrit la porte. Avant de sortir, elle sentit son regard sur elle, une dernière caresse invisible, brûlante.

— Ne te retourne pas, dit-il d'une voix basse. Jamais.

Elle sortit sur le palier. L'odeur de l'encaustique et du vieux tapis l'assaillit. Elle descendit les escaliers quatre à quatre, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. En arrivant dans le hall, elle vit le concierge qui triait le courrier. Il leva les yeux, neutre, professionnel. Un témoin silencieux de sa déchéance.

Elle poussa la porte vitrée et sortit dans l'air âpre du matin. La berline noire était toujours là. Elle ne la regarda pas. Elle commença à marcher, vite, de plus en plus vite, se fondant dans la masse des employés de bureau qui rejoignaient leurs postes, ces milliers de rouages d'une machine qui s'apprêtait à la broyer.

Le secret n'était plus leur oxygène. C'était leur linceul. Et pour la première fois, Elena réalisa que la survie n'était pas une victoire. C'était juste une façon plus lente de mourir.

Chapitre 9

L'Ombre de la Trahison

L'arôme de son café s'était évaporé, ne laissant qu'une amertume tiède au fond de la tasse en porcelaine. Elena fixait l'écran de son ordinateur dans son bureau du Département d'État, mais les lignes de code et les rapports géopolitiques n'étaient que des taches floues. Sa peau brûlait encore là où les doigts de Julian l'avaient frôlée quelques heures plus tôt. Son "ne te retourne pas" résonnait comme un glas, une injonction à l'oubli qu'elle était incapable d'honorer.

Le silence de l'open-space fut soudain brisé par le bourdonnement frénétique des téléphones. Un murmure monta des boxes voisins, une onde de choc invisible qui fit se redresser les bustes.

— Tu as vu le direct ? lança Sarah, sa collègue, en passant la tête par-dessus la cloison, le visage pâle. Thorne est en train de tout balancer.

Elena sentit son sang se glacer. Elle ouvrit la fenêtre de flux en direct. L'image apparut, nette, cruelle : Julian Thorne, debout derrière un pupitre frappé du sceau du Sénat. Il était impeccable dans son costume bleu minuit, la mâchoire serrée, le regard d'un bleu acier qui ne trahissait aucune émotion.

— ... et c'est pourquoi, poursuivait Julian d'une voix dont le timbre grave et assuré semblait vibrer jusque dans les os d'Elena, j'appelle aujourd'hui à une enquête parlementaire immédiate sur les irrégularités de l'accord de transfert de technologie avec le Kazakhstan. Les responsabilités devront être établies, quel que soit le rang des fonctionnaires impliqués. Le bureau de la Direction des Affaires Eurasiatiques doit être mis sous tutelle administrative dès cet après-midi.

Elena sentit un vertige l'assaillir. La Direction des Affaires Eurasiatiques. Son département. Son dossier. Julian ne venait pas seulement de lancer une offensive politique ; il venait de dessiner une cible rouge vif sur son front à elle.

Le monde sembla se vider de son oxygène. Les bruits de la cafetière, les clics des claviers, les rires étouffés au loin... tout devint une cacophonie insupportable. Elle revit la scène du matin : ses mains sur ses hanches, ce souffle court dans son cou. *Mensonge.* Tout n'était que mise en scène. Il l'avait gardée dans son lit pour s'assurer qu'elle ne serait pas à son poste pour contrer l'attaque. Il l'avait neutralisée avec des caresses.

Elle se leva, ses jambes flageolantes. Elle devait sortir.

L'ascenseur descendit dans un silence de cathédrale. Elena se reflétait dans l'inox brossé : une femme aux yeux trop brillants, une professionnelle dont la carrière venait d'être immolée sur l'autel de l'ambition d'un homme.

Elle traversa le hall, ignorant les regards curieux. Elle savait ce qui l'attendait. D'ici une heure, les agents du Bureau de la Sécurité Diplomatique saisiraient son ordinateur. Son badge serait désactivé. Elle était le "pion sacrificiel". Julian avait besoin de ce scalp pour asseoir sa stature de commandeur de l'éthique avant les primaires.

Elle se retrouva sur le trottoir de la 21^e rue. La pluie commençait à tomber, une fine brume qui se mêlait à l'odeur du bitume chaud et de l'essence. Elle sortit son téléphone. Ses doigts tremblaient sur l'écran de verre froid. Elle tapa un message, puis l'effaça. Puis elle composa le numéro qu'elle connaissait par cœur.

Il décrocha à la troisième sonnerie. Le silence au bout du fil était lourd, saturé d'une tension électrique.

— Elena, dit-il simplement.

Sa voix était différente de celle du pupitre. Plus basse, plus éraillée.

— "Ne te retourne pas", c'était pour ça, Julian ? Pour que je ne voie pas le poignard arriver ?

Elle marchait sans but, ses talons claquant sur le trottoir avec une régularité de métronome. Elle sentait les larmes piquer ses paupières, mais elle refusait de leur céder passage.

— C'est plus compliqué que ça, répondit-il. Tu le sais. Le dossier Kazakhstan est une bombe à retardement. Si ce n'était pas moi qui l'amorçais, c'était le camp d'en face. Et ils ne t'auraient pas seulement suspendue, ils t'auraient brisée.

— Et là, tu fais quoi ? Tu me sauves en m'exécutant publiquement ? C'est ça, ta conception de la chevalerie diplomatique ?

— Je te mets à l'abri du feu, Elena. Dans l'ombre.

— Dans l'ombre de la trahison, Julian ! Tu as utilisé ce qu'on a partagé pour savoir exactement où frapper. Tu connaissais mes failles parce que je te les ai offertes sur un plateau d'argent entre deux draps.

Un rire sec, nerveux, lui échappa. Elle s'arrêta devant une vitrine de luxe, son propre reflet se superposant à des mannequins sans visage vêtus de cachemire.

— Dis-moi au moins une chose, reprit-elle, sa voix se brisant malgré elle. Est-ce qu'il

y a une seule seconde, une seule, où tu n'as pas pensé à ta putain de carrière quand tu étais avec moi ?

Il y eut un long silence. Elle entendait le bruit lointain des sirènes de D.C., ce bourdonnement permanent de la capitale où tout se négocie, même l'âme.

— Viens au Lincoln Memorial. Maintenant. Côté sud.

— Pour que tes agents m'arrêtent ?

— Viens, Elena. Ou alors efface mon numéro et ne regarde plus jamais en arrière. Cette fois, c'est une promesse.

Il raccrocha.

Le vent soufflait en rafales sur le National Mall, emportant les feuilles mortes dans des tourbillons désolés. Le monument à Lincoln se dressait, massif, imposant sa justice de pierre à une ville qui en manquait cruellement.

Elena l'aperçut de loin. Il n'avait pas de gardes du corps, ou du moins, ils étaient invisibles. Il portait un long manteau sombre, les mains enfoncées dans les poches, fixant l'eau grise du bassin de réflexion. Quand elle arriva à sa hauteur, l'odeur de son parfum — bois de santal et cuir froid — la frappa de plein fouet, déclenchant une réaction chimique qu'elle détestait. Son corps le reconnaissait encore comme un refuge, alors que son esprit le voyait comme un bourreau.

Elle s'arrêta à deux mètres de lui.

— Explique-toi, dit-elle, le regard dur.

Julian se tourna vers elle. Ses yeux étaient cernés. Pour la première fois, le masque du politicien parfait semblait s'effriter, révélant des fissures de fatigue et, peut-être, de regret.

— La commission d'enquête avait déjà ton nom, Elena. Quelqu'un au Département a fuité ton mémo de l'année dernière. Ils allaient t'accuser de collusion.

— Et ton discours ?

— En demandant moi-même l'enquête, j'en prends le contrôle. Je nomme le rapporteur. Je peux orienter les conclusions vers une "erreur administrative" plutôt que vers une trahison d'État.

Il fit un pas vers elle. Elle ne recula pas, mais elle se raidit.

— Tu m'as sacrifiée pour garder la main sur le jeu, analysa-t-elle avec une lucidité glaciale. Tu as fait de moi un pion. Un pion que tu protèges, certes, mais un pion quand même.

— À Washington, on est tous le pion de quelqu'un, Elena. La seule question est de savoir qui tient la main.

Il tendit le bras, ses doigts effleurant la joue d'Elena. Le contact fut comme une décharge électrique, un mélange de douleur et de désir insupportable. Elle sentit la chaleur de sa peau, le grain de son pouce sur sa pommette. C'était la même main qui, quelques heures plus tôt, lui promettait l'éternité dans le secret, et qui, à midi, signait son arrêt de mort professionnelle.

— Ne me touche pas, murmura-t-elle, alors même qu'elle s'inclinait imperceptiblement vers son contact.

— Tu me détestes, dit-il, sa voix tombant d'un octave.

— Je nous déteste. Je déteste ce que cette ville fait de nous. On ne peut pas s'aimer ici, Julian. On ne peut que se négocier.

Ses yeux à lui s'assombrirent. Il saisit son menton, l'obligeant à soutenir son regard.

— Ce qui s'est passé ce matin... ce n'était pas de la politique. C'était la seule chose réelle dans un monde de faux-semblants. Mais si je dois te détruire publiquement pour te garder vivante et à mes côtés, je le ferai sans hésiter. C'est ça, le prix du secret.

— Non, Julian, répondit-elle en se dégageant d'un geste brusque. C'est ton prix. Pas le mien.

Elle fit volte-face. La pluie tombait maintenant avec plus de force, trempant ses cheveux, collant son chemisier de soie à sa peau. Elle marchait, le cœur lourd d'une certitude nouvelle. La trahison n'était pas un accident de leur relation ; elle en était le moteur.

Julian l'avait sauvée en la détruisant. C'était la forme la plus tordue de dévotion qu'elle ait jamais connue.

Alors qu'elle s'éloignait vers les colonnes de marbre blanc, elle sentit son regard dans son dos, ce regard brûlant qu'il lui avait lancé le matin même. Elle ne se retourna pas. Pas parce qu'il le lui avait ordonné. Mais parce qu'elle craignait que, si elle le faisait, elle verrait dans ses yeux qu'il était déjà en train de planifier son prochain coup.

Le secret était devenu leur linceul, et Elena venait de comprendre que dans la diplomatie interdite de Washington, le premier qui aimait était celui qui perdait la

partie. Elle avait perdu. Mais en marchant sous la pluie battante, elle se fit une promesse : elle ne serait plus jamais la victime de ses plans. S'il voulait jouer au jeu des ombres, elle allait lui apprendre que l'ombre pouvait aussi dévorer la lumière.

Elle sortit son téléphone et composa un numéro que Julian Thorne ne soupçonnait pas qu'elle possédait.

— C'est Elena. J'ai les documents originaux du Kazakhstan. On se voit dans une heure.

La trahison était une monnaie qui se changeait dans les deux sens.

Chapitre 10

L'Adieu au Potomac

L'air de Washington avait ce goût métallique particulier, un mélange d'ozone, de bitume mouillé et de secrets mal enterrés. Sur les berges du Potomac, la brume s'élevait comme un linceul gris, grignotant les silhouettes des monuments lointains.

Elena serrait son trench-coat contre elle, mais le froid qu'elle ressentait n'avait rien à voir avec l'humidité de novembre. C'était un froid intérieur, une cristallisation de ses certitudes. Dans son sac, le poids des documents originaux du Kazakhstan pesait plus lourd qu'une arme chargée. Elle avait appelé ce numéro. Elle avait amorcé la fin.

Le crissement des pneus sur les graviers la fit sursauter. Une berline noire, vitres teintées, moteur silencieux. Julian.

Il descendit de voiture avec cette arrogance fluide qui le caractérisait, mais quelque chose dans sa démarche trahissait une fêlure. Ses épaules, d'habitude si droites sous ses costumes sur mesure, semblaient porter tout le poids du Capitole. Il s'arrêta à deux mètres d'elle. L'odeur de son parfum — ce mélange de santal brûlé et de pluie — l'atteignit avant même qu'il ne parle. Une vague de souvenirs charnels la submergea : ses mains sur ses hanches dans l'obscurité de son bureau, le souffle de ses aveux interdits contre son cou.

— Tu ne m'as pas laissé beaucoup d'options, Elena, dit-il d'une voix rauque, dépouillée de son habituel vernis diplomatique.

— Les options sont un luxe qu'on n'a plus, Julian. La presse aura le dossier demain matin. Le Département d'État est déjà en train de dresser l'échafaud.

Il s'approcha d'un pas. Lent, prédateur, mais ses yeux — ces yeux bleu acier d'ordinaire si calculateurs — étaient embués d'une détresse qu'il ne pouvait plus masquer.

— On peut encore étouffer l'incendie. Viens avec moi. On part pour la cabane dans le Maine. Juste le temps que l'orage passe.

Elena laissa échapper un rire amer qui se transforma en un nuage de buée.

— Pour que tu puisses me brûler avec le reste des preuves ? Je t'aime, Julian. Et c'est exactement pour ça que je sais que tu es capable de me détruire pour sauver ton héritage.

Il la saisit par les poignets. Le contact de sa peau chaude contre ses mains glacées fit l'effet d'une décharge électrique. C'était le style "Thorne" : une emprise ferme, une intensité qui exigeait tout.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle leva les yeux. La pluie ruisselait sur le visage de Julian, striant ses pommettes saillantes.

— Je ne planifiais pas mon prochain coup contre toi, Elena. Je planifiais comment te sortir de ce borbier sans que tu perdes ta licence, ton honneur... et moi.

— C'est trop tard pour "nous", murmura-t-elle, la voix brisée. La diplomatie, c'est l'art de diviser pour mieux régner. On s'est divisés tout seuls.

Il la tira brutalement contre lui. Leurs corps s'entrechoquèrent, une collision de désespoir et de désir. Elena enfouit son visage dans le revers de son manteau, inhalant une dernière fois cette odeur de pouvoir et de trahison. Ses doigts se crispèrent sur le tissu de son veston. Elle sentait les battements de son cœur, un rythme irrégulier,

presque affolé.

— Si on reste ensemble, ils nous broient tous les deux, souffla Julian contre sa tempe. Ils utiliseront notre relation pour dire que tu m'as manipulé, ou que je t'ai corrompue. On deviendra le nouveau scandale qui fera oublier le Kazakhstan.

— Alors on fait quoi ? demanda-t-elle, le regard perdu sur les eaux sombres du fleuve.

Julian recula légèrement, mais garda ses mains sur ses épaules. Son regard redevint celui du stratège, mais un stratège qui vient de sacrifier sa reine pour sauver la partie.

— On se sépare. Ici. Maintenant. Tu donnes les documents à ton contact, mais tu supprimes toute trace de mon implication dans l'extraction. Moi, je vais m'auto-dénoncer pour une négligence mineure. Ça couvrira ta fuite.

— Tu vas te saborder ?

— Mieux vaut perdre un bras que de mourir d'une gangrène, Elena. Et toi... toi, tu es mon cœur. Je ne peux pas te laisser mourir avec moi.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que le tonnerre au loin. Elena comprit l'ampleur du sacrifice. Dans ce Washington de loups, Julian Thorne s'apprêtait à se jeter en pâture pour lui offrir une porte de sortie.

— On ne se reverra jamais, n'est-ce pas ?

Julian esquissa un sourire triste, ses doigts effleurant sa joue, une caresse si légère qu'elle semblait déjà appartenir au passé.

— Dans une autre vie, peut-être. Une vie où les secrets ne sont pas une monnaie d'échange. Où on pourrait juste prendre un café sans vérifier s'il y a un micro sous la table.

Il plongea sa main dans sa poche et en sortit un petit objet : une clé USB en argent.
— Tout ce dont tu as besoin pour les faire tomber sans m'emporter. C'est mon dernier cadeau diplomatique.

Elena prit la clé. Leurs doigts se frôlèrent une ultime fois. Un frisson parcourut son échine, une brûlure froide qui lui rappela chaque baiser, chaque mensonge, chaque moment de grâce volé à l'État.

— Julian... commença-t-elle.

— Ne dis rien. Si tu parles, je ne pourrai pas te laisser partir. Et si je ne te laisse pas partir, on finit tous les deux au fond du Potomac.

Il se détourna brusquement. C'était la rupture nette, chirurgicale. Pas de longs adieux, pas de promesses de retrouvailles. Juste le bruit de ses pas sur le gravier, le claquement de la portière, et le rugissement du moteur qui s'éloignait.

Elena resta seule sur la berge. La pluie tombait maintenant plus fort, lavant ses larmes avant même qu'elles n'atteignent ses lèvres. Elle regarda la berline disparaître dans les ombres de Rock Creek Park.

Elle sortit son téléphone. Sa main tremblait, mais son regard était de nouveau d'acier.
— C'est Elena. Le plan a changé. Je vous donne Thorne sur un plateau d'argent, mais je garde les originaux. Je veux l'immunité totale. Et je veux qu'on sache que c'est moi qui ai tiré la chasse.

Elle raccrocha. L'ombre avait dévoré la lumière, comme elle se l'était promis. Mais en marchant vers sa propre voiture, elle sentit le poids de la clé USB dans sa paume. Julian l'avait protégée jusqu'au bout, même contre elle-même.

Le fleuve continuait de couler, indifférent aux cœurs brisés et aux empires qui s'effondrent. Elena monta dans son véhicule, mit le contact, et ne regarda pas une seule fois dans le rétroviseur. À Washington, le passé était une maladie qu'il fallait savoir amputer avant qu'elle ne devienne fatale.

L'Adieu au Potomac n'était pas seulement la fin de leur histoire. C'était l'acte de naissance d'une femme qui n'avait plus rien à perdre, parce qu'elle avait déjà tout abandonné sur une rive boueuse, sous le regard froid des colonnes de marbre blanc.

Chapitre 11

Le Silence de Washington

****CHAPITRE : LE SILENCE DE WASHINGTON****

La pluie sur Washington n'avait pas l'odeur de la nature. Elle sentait l'ozone, l'asphalte chauffé par les moteurs des cortèges officiels et cette pointe métallique de sang et de vieux secrets qui semblait suinter des murs de briques de Georgetown.

Elena s'arrêta devant la baie vitrée de son nouveau bureau au douzième étage. Un bureau de coin. Le Graal. Le genre de vue qui, à trente-deux ans, aurait dû lui donner l'impression de posséder le monde. À la place, elle n'avait que l'impression d'être une proie empaillée dans une boîte de verre et d'acier.

Elle passa une main sur le revers de son tailleur en soie grise. Le tissu était froid, impeccablement lisse, sans un pli. Tout comme sa vie désormais.

— Le Secrétaire d'État veut vous voir à quinze heures, Elena.

La voix de Mark, son nouvel assistant, était aussi feutrée qu'un tapis de luxe. Il attendait sur le seuil, une tablette à la main, le regard plein de cette déférence qui l'irritait jusqu'à la nausée.

— Remerciez-le, Mark. Dites-lui que j'apporte les dossiers Thorne mis à jour.

— Il est ravi de votre gestion de la crise. Le mot qui circule à la Maison-Blanche, c'est « *chirurgical* ».

— Chirurgical, répéta-t-elle pour elle-même alors que Mark se retirait.

Elle se tourna vers son bureau. Sur la surface immaculée de l’acajou, un petit objet détonnait : une clé USB noire, dont le voyant rouge ne clignotait plus. Le silence de Washington n’était pas une absence de bruit ; c’était un bourdonnement sourd, une pression acoustique qui vous écrasait les tympans jusqu’à ce que vous ne puissiez plus entendre les battements de votre propre cœur.

Elle se souvint brusquement de l’odeur de Julian. Ce mélange de tabac froid, d’eau de Cologne à la bergamote et de ce parfum de danger, plus animal, qu’il dégageait quand ils étaient acculés. Dans cet instant précis, elle aurait tout donné pour l’amertume d’un café bu dans un gobelet en carton sur un parking miteux, pourvu qu’il soit là.

Sa réussite était un poison lent. Elle avait l’immunité. Elle avait le pouvoir. Elle avait fait tomber Thorne. Et pourtant, chaque fois qu’elle signait un mémo, elle avait l’impression de parapher son propre arrêt de mort émotionnel.

À l’autre bout de la ville, dans un appartement anonyme de Foggy Bottom dont les stores restaient perpétuellement baissés, Julian contemplait un verre de bourbon qu’il n’avait pas encore touché.

Le silence, ici, était différent. C’était celui d’un homme qui n’existait plus. Officiellement, Julian Thorne — ou l’homme qu’il était devenu sous ce pseudonyme — était une ombre, un fantôme dont les services n’avaient plus besoin puisqu’Elena avait « nettoyé » le dossier.

Il se leva, les articulations encore un peu raides de la nuit sur le Potomac. Il s’approcha du miroir de la salle de bain. Ses yeux étaient cernés, son regard d’acier semblait s’être terni. Il effleura la cicatrice sur sa tempe, un souvenir de leur fuite, et

ferma les yeux.

Il pouvait encore sentir le frôlement de ses doigts à elle contre sa joue, cette fraction de seconde sur la rive boueuse où elle aurait pu le tuer, ou l'embrasser. Elle n'avait fait ni l'un ni l'autre. Elle était partie.

— Tu as gagné, Elena, murmura-t-il dans le vide.

Il avait réussi sa mission la plus difficile : la protéger contre ses propres démons, même si cela signifiait devenir l'un de ses fantômes. Il avait infiltré les plus hautes sphères, manipulé des empires, mais il était incapable de naviguer dans le vide que son absence avait creusé dans sa poitrine. Sa compétence professionnelle, son instinct de survie, tout cela lui semblait dérisoire. À quoi bon être le meilleur pion de l'échiquier si la reine a quitté la partie ?

Il saisit son téléphone crypté. Aucune notification. Juste le reflet de son propre visage fatigué sur l'écran noir. Washington demandait toujours un sacrifice. Le leur avait été l'autre.

Le soir même, une réception était organisée à l'ambassade de France. Elena s'y rendit, car c'était là que se scellaient les alliances qu'on ne pouvait pas mettre sur papier.

La salle était un tourbillon de parfums coûteux, de rires cristallins et de tintements de cristal. Elle tenait une coupe de champagne dont les bulles semblaient se moquer de sa tristesse.

— Madame la Sous-Secrétaire d'État. Quel parcours fulgurant.

Un sénateur aux dents trop blanches s’approcha d’elle, une main déjà trop proche de sa taille. Elle esquiva le contact avec une grâce glaciale.

— Le travail paie, Sénateur. Vous devriez essayer un jour.

Le piquant de sa réplique ne lui apporta aucune satisfaction. Autrefois, elle aurait cherché le regard de Julian dans la foule. Ils auraient échangé un sourire imperceptible, une connivence électrique qui transformait ces mondanités en un jeu de cache-cache érotique et dangereux.

Aujourd’hui, elle ne voyait que des visages interchangeable. Des masques.

Soudain, près du buffet, elle crut voir une silhouette. Une carrure large, une façon de se tenir, un peu trop droite, un peu trop alerte. Son cœur fit un bond douloureux contre ses côtes. Le monde autour d’elle s’effaça. Les bruits devinrent un lointain brouhaha sous-marin.

Elle se fraya un chemin à travers la foule, bousculant presque un attaché de presse. Elle avait besoin de sentir ce parfum de bergamote. Elle avait besoin de voir ce regard gris qui lisait en elle comme dans un livre ouvert.

Elle arriva à l’endroit où l’homme se tenait. Il se retourna.

Ce n’était pas lui. C’était juste un inconnu, un garde du corps au regard vide.

L’adrénaline retomba d’un coup, laissant place à une fatigue abyssale. Elena se sentit chanceler. Elle s’écarta vers une alcôve sombre, derrière un rideau de velours lourd. Elle appuya son front contre la vitre froide.

La solitude de Washington l’avait rattrapée. C’était une solitude peuplée, bruyante, dorée à la feuille, mais c’était la plus féroce de toutes.

Elle sortit son propre téléphone. Elle fit défiler ses contacts jusqu'au numéro qu'elle avait juré de supprimer. Ses doigts tremblaient.

« Tu me manques au point d'en crever. »

Elle tapa les mots, les regarda briller sur l'écran. La tension entre ce qu'elle représentait désormais — l'ordre, la loi, le succès — et ce qu'elle ressentait — le chaos, le manque, le désir — était un fil de rasoir sur lequel elle marchait chaque seconde.

Elle effaça le message. À Washington, on ne laisse pas de traces. Surtout pas celles de son propre cœur.

Julian était assis sur le muret de l'autre côté de la rue, sous un parapluie noir qui le fondait dans l'obscurité. Il regardait les fenêtres illuminées de l'ambassade.

Il savait qu'elle était là. Il connaissait son emploi du temps par cœur, non pas parce qu'il la surveillait, mais parce qu'il respirait au même rythme qu'elle, même à distance. Il imaginait sa robe, la froideur de ses bijoux, la façon dont elle devait mordre l'intérieur de sa joue quand elle s'ennuyait.

Il sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Une impulsion électromagnétique. Rien. Juste un signal fantôme. Ou peut-être l'écho de ce message qu'elle n'avait pas envoyé.

Leurs succès respectifs étaient des trophées de poussière. Elle avait le titre, il avait la survie. Mais sans le frôlement d'une peau contre l'autre, sans les murmures au milieu de la nuit quand le monde extérieur essayait de les briser, ils n'étaient que des rouages

dans une machine qui s'en moquait.

Julian se leva. Il n'entrerait pas. Ce n'était pas le plan. Le silence devait tenir. C'était le prix de leur sécurité, le prix du secret qu'ils portaient.

Il s'éloigna dans la pluie, les mains enfoncées dans les poches de son manteau.

Dans son alcôve, Elena releva la tête. Elle avait cru voir, l'espace d'un instant, une ombre familière s'éloigner sur le trottoir d'en face. Elle posa sa main sur la vitre, là où le givre de sa propre respiration formait un voile.

Elle dessina un petit cercle du bout du doigt.

Le silence de Washington était redevenu total. Un silence d'acier. Un silence de mort. Mais au fond de ses yeux, pour qui savait regarder, brûlait encore l'incendie qu'ils avaient allumé ensemble sur les rives du Potomac. Un incendie que tout le marbre du monde ne pourrait jamais étouffer.

Chapitre 12

L'Éclat de Vérité

CHAPITRE : L'ÉCLAT DE VÉRITÉ

Le brouillard de Washington n'est pas qu'une météo, c'est une politique. Ce matin-là, il collait aux vitres du Département d'État comme une sueur froide. Dans son bureau exigu du troisième sous-sol — un placard à balais glorifié où on l'avait reléguée depuis « l'incident » — Elena fixait son écran éteint.

Le silence d'acier dont elle avait eu l'intuition la veille l'enveloppait toujours. Mais ce silence-là avait une odeur : celle du papier glacé et du café brûlé.

Elle passa une main lasse sur son visage. Ses doigts tremblaient imperceptiblement. Elle sentait encore, gravée dans la pulpe de sa peau, la sensation du cercle qu'elle avait dessiné sur la vitre la nuit dernière. Julian. Son ombre. Son absence qui pesait plus lourd que n'importe quelle présence.

On l'avait accusé de trahison. On l'avait radié des listes diplomatiques. Le « Golden Boy » de Foggy Bottom n'était plus qu'un paria, un fantôme errant sous la pluie battante du Potomac. Et elle, elle était la survivante. Celle qui avait gardé son badge, son accréditation, et cette solitude qui lui rongait les os.

Le déclic ne vint pas d'un grand discours, mais d'un détail insignifiant. Une erreur de classement.

Un dossier traînait sur le coin de son bureau, déposé par un coursier anonyme avant l'aube. *« Archive déclassée : Protocole 7-B »*. Elena l'ouvrit sans conviction. Ses

yeux parcoururent les lignes d'un rapport de sécurité interne.

Soudain, son souffle se bloqua.

Elle relut. Une fois. Deux fois. Les mots dansaient, cruels, sous la lumière crue des néons qui grésillaient au plafond.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle.

Le rapport détaillait la chronologie de la fuite d'informations qui avait failli détruire sa carrière à elle. Le 14 novembre. La nuit où les serveurs de l'ambassade avaient été compromis. Elena se revoyait, paniquée, réalisant qu'elle avait laissé ses accès ouverts. Elle s'était crue finie. Mais le lendemain, le scandale avait éclaté ailleurs. Sur Julian.

Julian n'avait pas fuité ces documents. Il avait **aspiré** la signature numérique d'Elena pour la remplacer par la sienne. Il avait détourné l'enquête du FBI vers son propre terminal. Il avait sciemment laissé des preuves accablantes contre lui-même pour recouvrir les traces de sa négligence à elle.

Il n'était pas un traître. Il était son bouclier.

L'épiphanie fut une brûlure physique. Une chaleur intense partit de son plexus, irradiant jusqu'au bout de ses doigts. Le froid de Washington venait de se briser.

— Espèce d'idiot, souffla-t-elle, les yeux embués. Espèce d'idiot magnifique.

Elle se leva si brusquement que sa chaise roula contre le mur de béton. Elle comprit tout. Les silences de Julian, son départ précipité la veille sous la pluie, son refus de franchir le seuil de sa porte... Ce n'était pas de la honte. C'était une protection continue. En restant loin d'elle, en acceptant l'opprobre, il lui offrait la seule chose

qui compte dans cette ville de requins : l'innocence apparente.

Elle quitta son bureau, ses talons claquant sur le linoleum avec une agressivité nouvelle. Elle traversa le hall, ignorant les regards en coin des collègues qui, d'ordinaire, l'évitaient comme une pestiférée.

À la cafétéria, elle trouva Marcus. Marcus était le genre d'homme qui connaissait le prix de chaque secret à Washington avant même qu'il ne soit murmuré. Il buvait un expresso, l'air las.

Elena s'assit en face de lui sans demander la permission. L'odeur de son parfum — un mélange de jasmin et d'adrénaline — sembla réveiller le vieil analyste.

— Tu as une mine de déterrée, Elena, dit-il d'une voix rauque. Retourne dans ton trou. C'est pas le moment de se montrer.

— Pourquoi il a fait ça, Marcus ?

Le vieil homme ne cilla pas. Il fit tourner sa petite cuillère dans sa tasse vide.

— De quoi tu parles ?

— Ne joue pas à ça. Le Protocole 7-B. J'ai vu le rapport original, pas la version édulcorée pour le Sénat. Julian a pris ma balle.

Marcus soupira, un son qui ressemblait au froissement d'un vieux parchemin. Il se pencha vers elle, son regard devenant tranchant comme un scalpel.

— Il a sacrifié quinze ans de carrière, une nomination d'ambassadeur et son héritage familial pour que tu puisses continuer à porter ce joli badge, Elena. Il a estimé que tu étais plus utile au système que lui. Ou peut-être qu'il s'en foutait du système, et qu'il n'y avait que toi qui comptait.

— Et vous l'avez laissé faire ?

— À Washington, quand quelqu'un propose de se jeter dans le broyeur à votre place, on ne lui tient pas la main. On le pousse.

Elena sentit une colère froide, pure, se substituer à la douleur. La détermination qui l'envahit était une substance solide, un acier trempé dans le feu de cette révélation. Elle n'était plus la diplomate prudente, la jeune femme qui s'excusait d'exister.

— Où est-il ? demanda-t-elle.

— Elena, oublie-le. Il est grillé. Si tu t'approches de lui, tu plonges avec.

— Je ne t'ai pas demandé un conseil de carrière, Marcus. Je t'ai demandé une adresse.

Marcus la regarda longuement. Il vit l'incendie dans ses yeux, celui dont parlait le silence de la veille. Il comprit que plus rien, ni le marbre du Lincoln Memorial, ni les menaces du Bureau, ne pourrait l'arrêter.

— Il est au "Grey Goose". Une planque de seconde zone près des docks. Il attend que le vent tourne. Mais le vent ne tourne jamais ici, Elena. Il ne fait que s'intensifier.

Elena se leva. Elle se sentait légère, habitée d'une clarté absolue.

— Alors je vais changer la direction du vent.

Elle sortit du bâtiment, bravant la pluie qui n'était plus une barrière, mais un baptême. Elle monta dans sa voiture, ses mains agrippant le volant avec une force nouvelle. Elle se revit la veille, derrière sa vitre givrée, dessinant ce cercle. Un cercle fermé. Eux contre le reste du monde.

Elle avait cru que Julian l'avait abandonnée au milieu de la machine. Elle réalisait qu'il était en train de saboter les rouages de l'intérieur, au prix de sa propre vie sociale et professionnelle.

« Tu penses m'avoir sauvée, Julian ? » pensa-t-elle en démarrant en trombe, les pneus crissant sur le bitume mouillé. *« Tu n'as fait que me donner une raison de tout brûler. »*

Son amour, qui était jusque-là un murmure, une caresse dans l'ombre, s'était transformé en un cri de guerre. Elle ne voulait plus de sa protection. Elle voulait son alliance.

En arrivant près des docks, l'odeur de sel et de gasoil remplaça celle de la bureaucratie. Elle vit la silhouette du "Grey Goose", un bar miteux dont l'enseigne au néon clignotait comme un cœur à l'agonie.

Elle entra. L'endroit sentait le tabac froid et le désespoir. Julian était là, assis au fond, devant un verre de bourbon qu'il ne touchait pas. Ses épaules, autrefois si droites dans ses costumes sur mesure, semblaient s'affaisser sous un poids invisible.

Quand il leva les yeux et la vit, un éclair de peur traversa son regard bleu.
— Elena... Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu es folle ? Pars d'ici tout de suite.

Elle s'approcha, chaque pas vibrant de sa nouvelle certitude. Elle ne dit rien. Elle s'arrêta juste devant lui. Elle prit son visage entre ses mains, ignorant la fraîcheur de sa peau et l'odeur de pluie qui émanait de son manteau.

— Le Protocole 7-B, Julian.

Il se figea. Sa mâchoire se contracta.

— Je ne sais pas de quoi...

— Tais-toi, coupa-t-elle, sa voix étant un murmure piquant. Tais-toi et regarde-moi.

Elle plongea ses yeux dans les siens.

— Tu as cru que je te laisserais porter ma croix ? Tu as cru que je resterais sagement dans mon bureau pendant que tu te noyais pour moi ?

— C'était le seul moyen, Elena, lâcha-t-il enfin, sa voix brisée. Ils allaient te détruire.

Ils voulaient un exemple. Je leur ai donné ce qu'ils voulaient.

— Tu leur as donné un mensonge. Maintenant, on va leur donner la vérité. Et on va les forcer à l'avalier.

Julian secoua la tête, un sourire amer aux lèvres.

— On ne gagne pas contre Washington, Elena. On survit, au mieux.

— On gagne quand on n'a plus rien à perdre, Julian. Et grâce à toi, je n'ai plus peur de rien.

Elle l'embrassa. C'était un baiser qui n'avait rien d'une consolation. C'était un pacte. Un mélange de goût de bourbon, de sel et d'une promesse de chaos. Elle sentit Julian se tendre, puis céder, ses mains s'accrochant à sa taille comme un naufragé à une bouée.

Quand elle se recula, son regard était d'acier.

— Relève-toi, Julian. On a une république à ébranler.

L'éclat de vérité ne les avait pas seulement libérés. Il les avait armés. Dans la pénombre du bar, l'incendie du Potomac venait de trouver son second souffle. Et cette fois, il allait tout ravager sur son passage.

Chapitre 13

Le Choix du Sacrifice

Le soleil de Washington ce matin-là n'avait rien de chaleureux. C'était une lumière blanche, clinique, qui décapait les façades de marbre du Département d'État et soulignait les cernes profonds sous les yeux de Julian. Dans la suite feutrée qu'ils occupaient temporairement, l'air sentait le café trop fort et l'adrénaline froide.

Julian boutonna sa chemise blanche avec une précision chirurgicale. Ses doigts ne tremblaient pas, mais Elena voyait, au tressaillement de sa mâchoire, la tempête qui faisait rage sous la surface. Elle s'approcha de lui, le froufrou de sa robe en soie brisant le silence pesant. Elle posa ses mains sur ses épaules. À travers le tissu fin, sa peau était brûlante.

— Tu n'as pas à faire ça seul, murmura-t-elle.

Julian se tourna vers elle. Ses yeux, d'ordinaire si indéchiffrables, étaient d'une clarté effrayante. Il plongea ses mains dans les cheveux d'Elena, respirant son parfum — un mélange de jasmin et de détermination — comme si c'était l'oxygène dont il aurait besoin pour tenir les prochaines heures.

— Si, Elena. Pour que la vérité frappe, il faut qu'elle vienne de celui qu'ils pensaient tenir en laisse. Ils ont fait de notre histoire un levier de chantage. Je vais leur briser le levier entre les doigts.

Il l'embrassa avec une urgence désespérée, un goût de sel et de "tout ou rien". C'était le baiser de ceux qui s'appêtent à sauter dans le vide en espérant que l'autre sera le parachute.

La salle de presse du Département d'État était un chaudron. Les journalistes s'y bousculaient, l'odeur de la sueur nerveuse et de l'encre fraîche flottant dans l'air saturé d'ondes radio. Au premier rang, les visages des conseillers de la Maison-Blanche étaient des masques de cire. Ils s'attendaient à un démenti, à une pirouette diplomatique, à un sacrifice d'Elena sur l'autel de la raison d'État.

Quand Julian entra, le silence tomba comme un couperet. Il ne monta pas au pupitre avec la démarche d'un homme qui s'excuse. Il marchait comme un condamné qui a déjà pardonné à ses bourreaux, ce qui est la forme la plus pure du pouvoir.

Il ajusta le micro. Le craquement résonna dans toute la capitale.

— Bonjour à tous, commença-t-il, sa voix basse, posée, mais vibrant d'une intensité qui fit frissonner les sténographes. Je ne suis pas ici pour commenter les rumeurs qui circulent sur ma vie privée ou sur les dossiers classifiés qui ont fuité ces derniers jours. Je suis ici pour parler d'une monnaie d'échange que Washington affectionne particulièrement : la honte.

Un murmure parcourut l'assemblée. Julian chercha du regard une caméra, une seule, pour s'adresser directement à ceux qui, dans l'ombre, pensaient avoir gagné.

— On vous a dit que mon attachement à Elena Vance était une faiblesse. On vous a dit que c'était une faille de sécurité, un secret honteux qui me rendait vulnérable aux pressions. On a utilisé l'amour comme si c'était une trahison.

Il marqua une pause, ses yeux balayant la salle avec un mépris souverain.

— Le secret de Washington, ce n'est pas ce qui se passe dans les chambres à coucher.

C'est ce qui se passe derrière ces portes closes, où l'on décide que la vie d'une femme, que l'intégrité d'un homme, ne sont que des variables d'ajustement pour des carrières politiques.

Il sortit une enveloppe de sa poche intérieure. Le papier craqua, un son sec comme un coup de feu.

— Mon intégrité n'est pas à vendre, et mon amour pour Elena Vance n'est pas un dossier que l'on classe. Puisque ce système exige que je choisisse entre mon titre et ma vérité, le choix est déjà fait.

Il posa l'enveloppe sur le bois sombre du pupitre.

— Je démissionne de mes fonctions de Secrétaire d'État adjoint, avec effet immédiat.

L'explosion fut instantanée. Les flashes crépitèrent comme une mitrailleuse, aveuglant Julian. Les questions fusèrent, agressives, chaotiques. "Monsieur le Secrétaire ! Est-ce un aveu ?" "Julian, avez-vous trahi le Président ?"

Julian ne répondit pas. Il ne baissa pas la tête. Il savourait la sensation étrange de la chute libre. Il se sentait plus léger qu'il ne l'avait été en dix ans de carrière. Il voyait les visages décomposés des hommes de l'ombre au fond de la salle. En démissionnant, il leur arrachait leur jouet. Il n'était plus "l'atout", il n'était plus "la cible". Il redevenait un homme.

Il fendit la foule, ignorant les micros qu'on lui tendait comme des lances. La tension était telle qu'il croyait pouvoir la toucher, une électricité statique qui lui hérissait les poils des bras.

En sortant du bâtiment, sur les marches monumentales, il la vit.

Elena était là, adossée à une berline noire, les bras croisés. Elle n'avait pas besoin de parler. Son regard d'acier s'était adouci, remplacé par une lueur d'admiration sauvage. Elle vit l'homme qui venait de brûler son avenir pour sauver leur présent.

Julian s'arrêta devant elle. Autour d'eux, Washington continuait de bruissier, les téléphones sonnaient déjà dans les bureaux ovales, les rédactions changeaient leurs unes en catastrophe. Le monde tremblait, mais entre eux deux, il y avait un calme absolu.

— Tu l'as fait, dit-elle, sa voix étranglée par une émotion qu'elle tentait de masquer.

— Je nous ai libérés, Elena. Ils ne peuvent plus nous faire de mal avec ça. C'est une munition périmée.

Il effleura sa joue de ses doigts, savourant la douceur de sa peau après la dureté du marbre qu'il venait de quitter. L'odeur de la pluie imminente se mêlait à celle de son parfum. Un frisson parcourut Elena, mais ce n'était pas de froid. C'était la décharge de la guerre qui commençait vraiment.

— On n'a plus de protection, Julian. On est des cibles mouvantes maintenant.

Il esquissa un sourire, celui, carnassier, qu'il réservait autrefois à ses adversaires les plus redoutables lors des sommets de crise.

— On n'a plus rien à perdre, Elena. Tu te souviens de ce que tu m'as dit au bar ? C'est là qu'on gagne.

Elle prit sa main, ses doigts s'entrelaçant avec les siens, une prise de fer dans un gant de velours. La chaleur de sa paume contre la sienne était le seul contrat qui comptait désormais.

— Alors, on fait quoi maintenant ? demanda-t-elle avec un éclat piquant dans les yeux.

Julian regarda le bâtiment du Département d'État derrière lui, ce temple du pouvoir qu'il venait de désacraliser.

— Maintenant, on les regarde brûler. Et on s'assure que personne n'éteigne l'incendie.

Il l'aida à monter dans la voiture. Le moteur vrombit, une promesse de vitesse et de fuite en avant. Alors que la berline s'éloignait, Julian ne regarda pas en arrière. Son sacrifice n'était pas un adieu, c'était une déclaration de guerre. Washington pensait avoir vu un homme tomber ; Washington allait découvrir ce qu'un homme debout était capable de détruire.

Dans le rétroviseur, les colonnes du pouvoir s'amenuisaient. Julian serra la main d'Elena, sentant le pouls rapide de la jeune femme contre son pouce. C'était le rythme de leur nouvelle vie. Violente, incertaine, mais enfin, authentique.

Le secret de Washington n'était plus le leur. Il était leur arme. Et Julian, pour la première fois de sa vie, ne craignait plus le recul du fusil.

Chapitre 14

Face au Scandale

L'appartement de Georgetown ne sentait pas la victoire. Il sentait le café froid, la poussière chauffée par les serveurs informatiques et l'odeur métallique de l'orage qui menaçait d'éclater sur le Potomac. C'était un refuge de fortune, un entresol aux murs de briques nues que Julian gardait pour les crises qu'il n'avait jamais osé planifier.

Julian jeta ses clés sur la console en bois. Le bruit résonna comme un coup de feu dans le silence oppressant. Il se tourna vers Elena. Elle était debout au milieu de la pièce, encore enveloppée dans son trench-coat humide, ses doigts serrant nerveusement la bandoulière de son sac. Dans la pénombre, ses yeux semblaient immenses, deux puits d'adrénaline sombre.

— On ne peut plus reculer, dit-elle. Sa voix était un fil ténu, mais elle ne tremblait pas.

Julian s'approcha d'elle. Il sentait l'effluve de son parfum — quelque chose de floral et de piquant, mêlé à l'odeur de la pluie de Washington. Un contraste violent avec l'austérité des couloirs du Département d'État qu'ils venaient de fuir.

— Le recul n'a jamais été une option, Elena. On a sauté de l'avion. Maintenant, il s'agit de savoir comment on atterrit.

Il alluma l'écran plat accroché au mur. Le volume était coupé, mais les images parlaient d'elles-mêmes. Le visage de Julian, une photo officielle aux traits lisses et diplomatiques, barrait l'écran de CNN sous un bandeau rouge sang : ****« FUIITE MASSIVE : LE SCANDALE "OPALINE" SECOUE LA MAISON BLANCHE »****.

Puis, ce fut au tour d'Elena d'apparaître, une capture d'écran d'une vidéo de surveillance.

Julian sentit une pointe d'amertume lui brûler la gorge. Ils étaient les visages de la trahison nationale. En l'espace d'une heure, il était passé de l'étoile montante de la diplomatie américaine au paria le plus recherché du pays.

— Regarde-les, murmura Elena en s'approchant de l'écran. Ils essaient déjà de réécrire notre histoire. Ils disent que je t'ai séduit pour obtenir les codes. Que tu es en pleine dépression nerveuse.

Julian laissa échapper un rire sec, sans joie. Il fit un pas de plus, se plaçant juste derrière elle. Il pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps, une présence magnétique qui semblait être la seule chose réelle dans ce chaos médiatique.

— La séduction était réelle, Elena. Mais elle n'avait rien à voir avec les codes.

Il posa ses mains sur ses épaules. Le tissu du trench était froid, mais la chair en dessous était brûlante. Il sentit Elena se raidir, puis, lentement, elle se détendit, laissant sa tête basculer légèrement en arrière contre son torse. C'était la première fois, depuis le début de cette course folle, qu'ils s'autorisaient une seconde de vulnérabilité.

— Ils vont nous broyer, Julian. Ta famille, tes alliés... ils vont tous se retourner contre toi.

— Ils ont déjà commencé, répondit-il en plongeant son visage dans le creux de son cou. L'odeur de sa peau, un mélange de sel et de peur, l'enivrait plus que n'importe quel vin de réception officielle. Je n'ai plus de famille, Elena. Je n'ai plus d'alliés. Je n'ai que ce secret. Et je t'ai toi.

Elle se retourna brusquement dans ses bras, ses mains agrippant les revers de sa veste de costume, froissant le tissu impeccable qu'il avait porté comme une armure pendant des années.

— Ce n'est pas assez, Julian. On ne survit pas à Washington avec de la loyauté et des idéaux. On survit avec des leviers.

— J'ai les leviers, dit-il, ses yeux se fixant dans les siens avec une intensité prédatrice. Mais j'avais besoin de savoir si tu étais prête à les actionner avec moi. Jusqu'au bout. Sans regarder le sang sur les murs.

La tension entre eux changea de nature. Ce n'était plus seulement la peur du FBI ou des agents de la CIA qui rôdaient probablement déjà dans le quartier. C'était une tension physique, brute, une électricité statique qui faisait dresser les poils de ses bras. Dans l'œil du cyclone, ils étaient le seul point fixe.

Elena réduisit l'espace restant. Ses lèvres n'étaient qu'à quelques millimètres des siennes.

— Tu as sacrifié ta vie pour me croire, Julian. Tu penses vraiment que je vais te lâcher maintenant que le monde entier veut ta tête ?

Elle posa sa main sur sa joue, son pouce caressant la ligne dure de sa mâchoire. Le contact fut comme une décharge. Julian ferma les yeux une seconde, savourant la douceur de ce geste au milieu de la violence du moment.

— On a une heure avant qu'ils ne tracent ce signal, reprit-elle plus bas, sa voix devenant rauque. Une heure avant que la tempête ne défonce cette porte.

Julian ne répondit pas par des mots. Il scella leur alliance dans un baiser qui n'avait rien de diplomatique. C'était un baiser de naufragés, désespéré et féroce. Il y avait le

goût de l'urgence, le goût de la fin d'un monde. Elena répondit avec la même rage, ses doigts s'emmêlant dans les cheveux de Julian, arrachant le dernier vestige de son décorum de haut fonctionnaire.

Ils se séparèrent le souffle court, le front contre le front. Le reflet bleuâtre de la télévision continuait de projeter leurs visages sur les murs sombres, comme des fantômes les observant.

— On fait quoi maintenant ? demanda-t-elle, ses yeux brillant d'une nouvelle détermination.

Julian se redressa, réajustant machinalement sa veste, bien que son calme habituel ait été remplacé par une énergie bien plus dangereuse. Il alla vers la table et ouvrit son ordinateur portable. Le rétroéclairage illumina son visage, accentuant les angles de son visage et les cernes de fatigue qui commençaient à apparaître.

— On appelle la seule personne qu'ils craignent plus que la vérité.

— Qui ça ?

— L'opinion publique. Mais pas avec des communiqués de presse lisses. On va leur donner les documents bruts. Les noms. Les chiffres. Les enregistrements de la réunion de Genève.

Elena s'assit à côté de lui, son épaule pressée contre la sienne. Elle posa sa main sur la sienne, recouvrant la souris. Un geste de solidarité silencieuse.

— S'ils voient ça, ils ne pourront plus nous arrêter sans déclencher une émeute.

— Exactement. On transforme le scandale en révolution.

Le téléphone de Julian se mit à vibrer sur la table de verre. Le nom s'afficha : *S.E. Miller*. Le Secrétaire d'État. L'homme qui l'avait formé, qui l'avait aimé comme un fils, et qui venait sans doute de signer son arrêt de mort.

Julian regarda le téléphone, puis Elena. Elle ne détourna pas le regard.

— Tu ne vas pas répondre ? demanda-t-elle.

Julian esquissa un sourire piquant, celui qu'il réservait à ses adversaires les plus coriaces lors des négociations bilatérales. Il saisit le téléphone et, d'un geste délibéré, le jeta dans le verre de whisky à moitié plein sur la table. Le liquide éclaboussa, le téléphone grésilla un instant avant de s'éteindre définitivement.

— La diplomatie est terminée, Elena. Place à la guerre.

Elle laissa échapper un petit rire nerveux, une étincelle de défi dans le regard.

— J'ai toujours pensé que tu étais trop poli pour ce job, Julian.

— Je n'étais pas poli. J'attendais juste d'avoir une raison de ne plus l'être.

Il ouvrit le premier dossier crypté. Le curseur clignotait, comme un cœur battant au rythme du chaos. Ensemble, ils commencèrent à taper. Le bruit des touches était le seul son dans l'appartement, un staccato mécanique qui allait bientôt déchirer le silence feutré des salons de Washington.

Dehors, les premières sirènes retentirent au loin, se rapprochant inexorablement. Le vent s'engouffra sous la porte, apportant avec lui l'odeur du bitume mouillé et du changement. Mais Julian ne ressentait aucune peur. Pour la première fois de sa carrière, il n'avait pas à peser chaque mot, à masquer chaque intention.

Il regarda Elena. Elle tapait avec une efficacité redoutable, les lèvres pincées, une mèche de cheveux tombant sur ses yeux. Il tendit la main et écarta la mèche derrière son oreille. Elle s'arrêta un instant, tourna la tête et embrassa la paume de sa main.

— Ensemble ? murmura-t-elle.

— Jusqu'aux cendres, répondit-il.

Ils n'étaient plus Julian Thorne, le diplomate de carrière, et Elena Vance, l'informatrice gênante. Ils étaient les deux faces d'une même pièce jetée dans une machine infernale. Et tandis que le premier dossier "Opaline" finissait de se charger pour être envoyé aux cinq plus grands journaux de la planète, Julian sentit une paix étrange l'envahir.

Le scandale n'était plus une menace. C'était leur linceul et leur trône.

Le monde allait se réveiller avec une gueule de bois historique, et ils en seraient les barbiers. Julian posa son doigt sur la touche "Entrée". Il sentit le pouls d'Elena s'accélérer contre son bras.

— Trois, deux, un...

Il pressa la touche.

— Washington brûle, dit-il doucement.

— Et nous tenons les allumettes, compléta Elena.

À cet instant, la porte d'entrée vola en éclats sous la pression d'un bélier. Julian ne sursauta même pas. Il se leva simplement, attrapa la main d'Elena, et l'aida à se lever. Ils ne cherchèrent pas à fuir par l'issue de secours. Ils restèrent là, debout dans la

lumière crue des projecteurs qui balayaient déjà les fenêtres, soudés par une loyauté que même les barreaux d'une cellule ou les gros titres des journaux ne pourraient jamais briser.

La tempête était là. Ils l'accueillirent avec un sourire.

Chapitre 15

Un Nouvel Horizon

CHAPITRE : UN NOUVEL HORIZON

L'air n'avait plus l'odeur de l'ozone des salles de serveurs, ni celle, métallique et rance, des couloirs du Département d'État. Ici, à la pointe du Finistère, l'air sentait le sel brut, la pierre chauffée par un soleil de fin d'après-midi et l'ajonc sauvage. C'était une odeur honnête. Une odeur qui ne cherchait pas à vous trahir.

Julian fit rouler le verre de cidre entre ses paumes. Ses mains, autrefois habituées à taper des lignes de code cryptées ou à ajuster des nœuds de cravate Windsor avec une précision chirurgicale, étaient devenues rugueuses. Il y avait une petite cicatrice sur son index, souvenir d'un buffet de cuisine qu'il avait tenté de restaurer lui-même. Une blessure de guerre domestique. Bien plus réelle que les cicatrices invisibles laissées par les interrogatoires du FBI deux ans plus tôt.

Il observa Elena. Elle était assise sur le muret de pierre sèche qui délimitait leur jardin sauvage, face à l'Atlantique. Elle portait un pull en laine trop grand pour elle et ses cheveux, qu'elle ne lissait plus nerveusement, flottaient dans le vent de Noroît. Elle lisait un livre, un vrai, avec des pages qui jaunissaient et une odeur de vieux papier. Pas une liseuse, pas un écran. Plus jamais d'écrans.

— Tu me regardes encore comme si j'étais une pièce à conviction, lança-t-elle sans lever les yeux de son ouvrage.

Julian esquissa un sourire. Sa voix avait gardé ce grain de velours, mais le ton impérieux de la conseillère politique avait laissé place à une ironie plus douce, plus

ancrée.

— Je vérifie simplement que tu n'es pas une hallucination due à l'excès d'iode, répondit-il en se levant pour la rejoindre.

Il s'installa près d'elle. Leurs épaules se frôlèrent. Ce simple contact envoya une décharge de chaleur à travers son bras, une tension électrique qui n'avait rien perdu de sa force depuis cette nuit où ils avaient regardé Washington s'effondrer sur leurs écrans. À l'époque, leur lien était forgé dans l'adrénaline et le danger. Aujourd'hui, il était fait de silences partagés et de pain frais.

— Tu penses à quoi ? demanda-t-elle en refermant son livre, son doigt marquant la page.

— Au fait que je n'ai pas consulté une seule notification depuis vingt-quatre mois. C'est un record mondial, non ?

Elena tourna la tête vers lui. Ses yeux sombres sondèrent les siens. Elle y cherchait encore, parfois, le fantôme de l'ambition, cette lueur prédatrice qui les avait consumés.

— Ça te manque ? Le bruit ? Le sentiment que le monde retient son souffle à chacun de tes SMS ?

Julian laissa son regard dériver vers l'horizon, là où le bleu de l'eau se confondait avec le gris perle du ciel.

— Parfois, j'ai une crampe fantôme dans le pouce, admit-il. Comme si je devais vérifier le cours de la Bourse ou la dernière fuite du Pentagone. Et puis, j'écoute le bruit des vagues contre la falaise. Les vagues ne mentent pas. Elles n'ont pas d'agenda caché. Elles ne cherchent pas à être réélues.

Il posa sa main sur la sienne. La peau d'Elena était fraîche, mais son contact était brûlant.

— On a brûlé le monde pour avoir ce silence, Julian, murmura-t-elle. On a payé le prix fort. Huit mois dans des cellules séparées, les avocats, la perte de nos noms, de nos carrières... Si c'est pour regretter le chaos maintenant, c'est que nous sommes de sacrés masochistes.

— On l'a toujours été un peu, non ?

Elle rit, un son cristallin qui se perdit dans le vent.

— C'est vrai. On aimait trop le jeu. Mais regarde-nous aujourd'hui. On joue à quoi ? À qui fera pousser les meilleures tomates ? À qui descendra au village chercher le poisson ?

— On joue à être vivants, Elena. C'est le niveau de difficulté le plus élevé qu'on ait jamais affronté.

Elle se rapprocha, glissant sa tête contre son épaule. L'odeur de son shampoing à la verveine se mélangea aux embruns. Julian ferma les yeux, savourant la texture de son pull contre sa joue. C'était une intimité qu'ils n'avaient jamais pu s'offrir à Washington. Là-bas, même dans leur lit, il y avait toujours un troisième partenaire : le Pouvoir. Il s'immisçait entre leurs corps, murmurant des secrets d'État et des stratégies de trahison. Ici, ils étaient enfin seuls.

Pourtant, la tension demeurait. Pas une tension de menace, mais celle d'une reconstruction. Chaque jour était une négociation diplomatique avec leur propre passé.

— Tu as vu le journal, ce matin ? demanda-t-elle soudain.

Julian se raidit imperceptiblement.

— La boulangère l'avait laissé traîner. J'ai juste vu la photo en une.

— Le nouveau Secrétaire d'État, compléta Elena. Il a exactement la même cravate que celle que tu portais le jour de notre rencontre. Ce bleu cobalt agressif.

— Il a surtout le même regard de rat acculé, fit Julian avec un brin de mépris. Ils n'ont rien appris. On a balancé la vérité à la gueule du monde, on a exposé les réseaux, les financements occultes, les trahisons... et ils ont juste changé les visages sur les affiches. Le système se soigne tout seul.

Elena se redressa, ses yeux brillant d'une lueur ancienne.

— On ne l'a pas fait pour changer le système, Julian. On l'a fait pour le briser assez longtemps pour pouvoir s'en échapper. On n'était pas des révolutionnaires, on était des évadés.

— Et on a réussi ?

Elle prit son visage entre ses mains. Ses pouces caressèrent ses pommettes avec une tendresse qui le désarma.

— Regarde-moi. Je ne porte plus de maquillage de combat. Tu ne caches plus de micro dans ta doublure. On mange ce qu'on veut, on dort quand on veut. Washington peut brûler ou renaître de ses cendres, ça n'a plus d'importance. Notre secret est devenu notre liberté.

Julian sentit un poids immense quitter sa poitrine. C'était le moment qu'il attendait.

Cette validation finale. L'aveu que le pouvoir n'était qu'une prison dorée, et que l'anonymat était le luxe ultime.

Il attrapa la taille d'Elena et la tira contre lui. Le mouvement fut vif, un vestige de leur ancienne vie où tout devait être rapide, décisif. Mais dès qu'elle fut contre lui, tout ralentit. Il sentit le battement de son cœur, régulier, apaisé. Ses doigts s'égarèrent dans sa nuque, cherchant ce petit point sensible qu'il connaissait par cœur.

— Tu es beaucoup plus redoutable en pull en laine qu'en tailleur Chanel, murmura-t-il contre ses lèvres.

— C'est parce que tu n'as plus rien à me voler, répondit-elle avec un sourire provocateur. Sauf peut-être mon après-midi.

— Je prends tout.

Ils s'embrassèrent, un baiser qui ne goûtait plus l'urgence des amants maudits, mais la promesse de ceux qui ont tout le temps du monde. C'était un baiser de terre ferme.

Plus tard, alors que le soleil plongeait dans l'océan, transformant l'écume en or liquide, ils rentrèrent dans leur petite maison de pierre. L'intérieur était simple : des étagères de livres, un poêle à bois, des meubles chinés. Sur la table basse, pas de dossiers confidentiels. Juste une bouteille de vin ouverte et deux verres.

Julian s'arrêta un instant sur le seuil. Il regarda son téléphone, éteint depuis des mois dans un tiroir de l'entrée. Il pensa à tous ceux qui, à cette heure-ci, s'agitaient dans les couloirs du Capitole, vendant leur âme pour une minute d'influence ou une mention dans le *Post*. Il se souvint de la décharge d'adrénaline lorsqu'il avait pressé la touche "Entrée".

Puis, il regarda Elena qui allumait quelques bougies, la lueur des flammes dansant sur

son visage serein. Elle se tourna vers lui, une interrogation silencieuse dans le regard.

Il ferma la porte d'entrée et tourna la clé. Pas pour s'enfermer par peur, mais pour protéger ce sanctuaire qu'ils avaient bâti sur les décombres de leurs ambitions.

— On dîne ? demanda-t-il.

— On dîne, répondit-elle. Et demain, on ira voir si les marées ont apporté quelque chose de nouveau sur la plage.

Julian sourit. Pour la première fois de sa vie, il n'avait pas besoin de connaître l'avenir. Le présent était suffisant. Le nouvel horizon n'était pas une destination lointaine, c'était cette pièce, cette femme, et ce silence magnifique.

Washington était loin. Les secrets étaient enterrés. Et dans l'obscurité douce de la Bretagne, deux fantômes apprenaient enfin à devenir des hommes.

FIN

Merci d'avoir lu "Diplomatie Interdite : Le Secret de Washington"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)